

AU NOM DU NOM : LANGAGE, GRAMMAIRE ET RÉALITÉ AU XVI^e SIÈCLE

LE Nom est vne partie ou capitaine fort puissant, du quel la compagnie est plus grande que d'aucun aultre. Car toute chose que nous pouuons toucher, ou veoir est Nom, ou soubz le nom. Par ainsi si on vous demandoit Robbe, bonnet, liure, estoylle, ciel, terre, & semblables choses que se peuuent veoir ou toucher, de quel capitaine ou quelle partie sont en oraison, vous respondrez sont de Monsieur Nomen, ou que sont Nomen, c'est à dire que sont du nom, ou que sont en l'oraison le nom : Ainsi direz de toutes choses que pourrez toucher, ou veoir, sans en excepter aucune. Et non obstant que ledict Nom est fort puissant, nous en parlerons succinctement remettant le surplus en aultre lieu. Deuez donc scauoir que ledict nom ha force gens souz soy (Forest 1555 : 9v^o)¹.

1. OBJECTIF

Le nom est, au XVI^e siècle, un objet tentaculaire. Sa présence est inéluctable dans les disciplines qui doivent nommer des objets et des êtres, profanes ou sacrés : la géographie, la botanique, l'histoire, le droit, la philosophie², la mythologie, la religion. Son absence est impensable dans les disciplines qui parlent des noms et qui « jouent » avec les noms : la grammaire, la lexicographie, la rhétorique, la littérature³. Et le nom est omniprésent, comme toujours, dans la vie quotidienne⁴ : les noms – propres et communs – servent à nommer (ou à renommer)⁵ des individus et des « choses ».

L'acte de nommer – (dé)nomination⁶ – est une nécessité pragmatique universelle ; ce caractère le rend (trop) évident mais aussi moins apte à la thématization explicite et à l'analyse systématisante. Au XVI^e siècle, les noms, outil commode, sont généralement relégués dans les coulisses de la réflexion : on parle avec eux mais on en parle peu. En rétrospective, cela complique la tâche de l'historien des idées : il est extrêmement difficile de faire « l'archéologie des mots » au XVI^e siècle.

La stratégie qui s'impose est celle du recours à des éclairages sélectifs, à partir de certains angles de vue : il faut ainsi conjoindre un examen des noms (propres) dans les textes littéraires du XVI^e siècle, avec un examen de la place des noms (et du travail investi dans les noms) chez les « proto-comparatistes » (comme Goropius Becanus, Vulcanius, Mylius, Schrieckius...)⁷, avec une analyse des noms propres (avant tout des toponymes) et les commentaires qu'ils reçoivent dans les travaux de géographie et de cartographie, avec une étude de la valeur attachée aux noms dans les diverses traditions théologiques⁸ au XVI^e siècle, avec des travaux d'ensemble sur le vocabulaire juridique, sur le lexique de la philosophie, etc.⁹.

L'objectif du présent texte est moins ambitieux : après une réflexion sur la place du nom dans l'épistémè¹⁰ du XVI^e siècle – dans laquelle le nom a une valeur de prisme représentatif et catégorisant –

¹ Sur le texte, très intéressant, de Hector Forest (de Vaison), voir Swiggers (2008a) ; on y trouvera aussi une brève analyse de son traitement du *nom*.

² Un thème qui a été au centre des discussions philosophiques depuis l'Antiquité est celui de la « justesse des noms » (et de l'adéquation des noms lors de leur première « imposition »).

³ Voir par ex. Rigolot (1976, 1977).

⁴ Sur la « vie quotidienne » à la Renaissance, voir Lefranc (1938).

⁵ Qu'on pense au phénomène des noms latinisés ou grécisés chez les humanistes ; voir Vaxelaire (2005 : 479).

⁶ Sur le rapport entre nom (propre) et nomination, voir Selosse (1996).

⁷ Voir à ce propos l'analyse détaillée de Van Hal (2010), qui dégage le rôle important de *noms* dans les tentatives de comparaison et de classification « généalogique » des langues.

⁸ Et leur mélange ! Qu'on pense au phénomène de la kabbale chrétienne ; voir Demonet (1992), Rigolot (1977), Secret (1964).

⁹ En fait, c'est tout le vocabulaire (« nominal ») de textes (plus ou moins) « techniques » (d'agriculture, d'art militaire, d'économie ménagère, de littérature emblématique, etc.) qu'il faudrait convoquer ici ; à cet égard, les index lexicaux publiés dans les numéros du *Français préclassique* sont un précieux outil.

¹⁰ Nous utilisons le terme de Foucault (1966) avec les sens que cet auteur lui prête : « espace du savoir », « configurations

(section 2.), nous confinerons l'examen au nom comme signe linguistique, tel qu'il a été scruté par les lexicographes (section 3.1.) et les grammairiens (section 3.2.) : sujet plutôt aride, mais qui a l'avantage de porter sur des textes où le terme *nom* figure explicitement. C'est là un point d'ancrage qui permet de donner une consistance empirique à l'examen historique.

L'examen de l'approche des grammairiens se fera en deux temps : d'abord selon un plan transversal et synoptique, qui permet de synthétiser les vues et les apports des différents grammairiens ; ensuite en nous penchant sur l'approche, originale et bien étoffée, d'un seul grammairien humaniste, Louis Meigret (section 4.).

2. LE NOM DANS L'ÉPISTÈME DU XVI^e SIÈCLE

2.1. Les mots et les choses

Depuis l'Antiquité, la problématique du nom déborde le cadre grammatical. À cela il y a plusieurs raisons :

- en premier lieu, les noms sont, de façon prototypique, conçus comme des noms d'individus et/ou objets : c'est par eux que nous exprimons notre rapport à la réalité. C'est aussi par eux que nous organisons le monde extérieur : de cela fait preuve le succès séculaire d'ouvrages qui inventorient des noms géographiques, des noms d'animaux, des noms de plantes, des noms de pierres et de métaux ;

- en second lieu, la réflexion philosophique, cherchant à connaître l'essence des choses, est conduite à partir de noms : l'étymologie ancienne est une remontée, à travers l'analyse de noms, vers la nature des choses. Seul un examen philologique approfondi permet de reconnaître comment les mots qui nomment les choses « disent la vérité ». L'étymologie¹¹ (*logos* sur *to etymon* « le vrai ») dit sa propre essence et fait ainsi de l'auto-propagande¹²...

- en troisième lieu, les noms sont les pivots du langage en tant qu'expression de notre rationalité : c'est à partir du nom que s'énonce la différence entre un sujet et un prédicat (comme l'enseigne le *Sophiste* de Platon ; Swiggers, 1997a : 18-19). L'énoncé est toujours à propos d'un nom (gr. *onoma* ; lat. *nomen*) dont il énonce un prédicat (qui peut être verbal ou nominal). En sous-jacence à l'acte de dire (gr. *legein*) quelque chose, il y a celui de nommer (gr. *onomazein*) une chose.

Le XVI^e siècle n'avait pas le regard (ultra)critique sur le langage que nous avons aujourd'hui, étant nourris par la pensée de certains « maîtres du soupçon » (Marx, Nietzsche et Freud) ou par les réflexions « problématisantes » de linguistes (Saussure, Benveniste), philosophes du langage (Merleau-Ponty, Derrida et autres) ou psychanalystes (Lacan) : le grand siècle de la Renaissance entretenait une relation allègre et naïve avec le langage, et, par voie de transition, avec la réalité. Cela explique la profusion de termes (latins) que Michel Foucault a relevés pour désigner, au XVI^e siècle, la « ressemblance », clef de voûte de l'épistème de cette époque : *convenientia*, *aemulatio*, *analogia*, *sympathia* – les quatre termes de « similitude » que Foucault analyse en détail (Foucault, 1966 : 33-

qui ont donné lieu aux formes diverses de la connaissance empirique », « champ épistémologique », voire « région médiane » entre les codes fondamentaux d'une culture et la superstructure théorique. Voir Foucault (1966 : 11-12) : « Les codes fondamentaux d'une culture – ceux qui régissent son langage, ses schémas perceptifs, ses échanges, ses techniques, ses valeurs, la hiérarchie de ses pratiques – fixent d'entrée de jeu pour chaque homme les ordres empiriques auxquels il aura affaire et dans lesquels il se retrouvera. À l'autre extrémité de la pensée, des théories scientifiques ou des interprétations de philosophes expliquent pourquoi il y a en général un ordre, à quelle loi générale il obéit, quel principe peut en rendre compte, pour quelle raison c'est plutôt cet ordre-ci qui est établi et non pas tel autre. Mais entre ces deux régions si distantes, règne un domaine qui, pour avoir surtout un rôle d'intermédiaire, n'en est pas moins fondamental : il est plus confus, plus obscur, moins facile sans doute à analyser. C'est là qu'une culture, se décalant insensiblement des ordres empiriques qui lui sont prescrits par ses codes primaires, instaurant une première distance par rapport à eux, leur fait perdre leur transparence initiale [...] Si bien que cette région « médiane », dans la mesure où elle manifeste les modes d'être de l'ordre, peut se donner comme la plus fondamentale : antérieure aux mots, aux perceptions et aux gestes qui sont censés alors la traduire avec plus ou moins d'exactitude ou de bonheur (c'est pourquoi cette expérience de l'ordre, en son être massif et premier, joue toujours un rôle critique) ; plus solide, plus archaïque, moins douteuse, toujours plus « vraie » que les théories qui essaient de leur donner une forme explicite, une application exhaustive, ou un fondement philosophique ».

¹¹ Sur les vicissitudes de l'étymologie, voir les contributions dans Chambon et Lüdi (éds, 1991) et Swiggers (1995).

¹² Guillaume Postel parlait d'ailleurs d'*émithologie* (à partir du mot hébreu *'emeth* 'vérité, équité') ; voir Dubois (1985).

40) – mais aussi *amicitia*, *aequalitas*, *consonantia*, *concertus*, *continuum*, *paritas*, *proportio*, *similitudo*, *conjunctio*, *copula*¹³.

Mais comme l'a bien vu Michel Foucault, la ressemblance reste une notion en suspens si elle n'est pas dite (et commentée) ; or, pour cela, il faut une « ouverture » à cet espace miroitant de la réalité.

Le grand miroir calme au fond duquel les choses se miraient et se renvoyaient, l'une l'autre, leurs images, est en réalité tout bruisant de paroles. Les reflets muets sont doublés par les mots qui les indiquent. Et par la grâce d'une dernière forme de ressemblance qui enveloppe toutes les autres et les enferme en un cercle unique, le monde peut se comparer à un homme qui parle : « de même que les secrets mouvements de son entendement sont manifestés par la voix, de même ne semble-t-il pas que les herbes parlent au curieux médecin par leur signature, lui découvrant... leurs vertus intérieures cachées sous le voile du silence de la nature » (Foucault, 1966 : 42)¹⁴.

Cette ouverture, c'est le langage qui l'instaure : amas de signes, le langage ouvre sur l'extérieur, en pointant les choses. Selon Michel Foucault, ce réseau de marques est « ajusté aux choses mêmes » (Foucault, 1966 : 49) et est rempli d'un contenu dense. Il est vrai que le XVI^e siècle maintient une approche plutôt « réifiante » (et insuffisamment fonctionnaliste) du langage, mais – comme on le verra ci-dessous à propos des grammaires du XVI^e siècle – on ne saurait généraliser¹⁵ la typisation que Foucault fournit de la visée sémiotico-linguistique de la Renaissance, en termes d'opacité, de mystère et d'ésotérisme.

Au XVI^e siècle, le langage réel n'est pas un ensemble de signes indépendants, uniforme et lisse où les choses viendraient se refléter comme dans un miroir pour y énoncer une à une leur vérité singulière. Il est plutôt chose opaque, mystérieuse, refermée sur elle-même, masse fragmentée et de point en point énigmatique, qui se mêle ici ou là aux figures du monde, et s'enchevêtre à elles : tant et si bien que, toutes ensemble, elles forment un réseau de marques où chacune peut jouer, et joue en effet, par rapport à toutes les autres, le rôle de contenu ou de signe, de secret ou d'indication. Dans son être brut et historique du XVI^e siècle, le langage n'est pas un système arbitraire, il est déposé dans le monde et il en fait partie à la fois parce que les choses elles-mêmes cachent et manifestent leur énigme comme un langage, et parce que les mots se proposent aux hommes comme des choses à déchiffrer. La grande métaphore du livre qu'on ouvre, qu'on épelle et qu'on lit pour connaître la nature, n'est que l'envers visible d'un autre transfert, beaucoup plus profond, qui contraint le langage à résider du côté du monde, parmi les plantes, les herbes, les pierres et les animaux. [...] L'étude de la grammaire repose, au XVI^e siècle, sur la même disposition épistémologique que la science de la nature ou les disciplines ésotériques (Foucault, 1966 : 49-50).

Certes, le langage a partie liée avec la réalité – mais établir une telle relation n'est pas le privilège exclusif de la pensée du XVI^e siècle... Certes, le XVI^e siècle a donné dans le cratylisme (voir Rigolot, 1977), mais là non plus, il n'en détient l'exclusivité (voir Itkonen, 1991 : 258-259)... Certes, le langage n'est pas vu, au XVI^e siècle, comme un outil neutre¹⁶, mais est-il jamais dénué d'une teinte « idéologique »¹⁷ et n'est-il pas toujours investi d'une valeur affective ? Certes, les mots ont exercé

¹³ Voir Foucault (1966 : 32) avec renvoi à sa source, citée comme « *Syntaxeon artis mirabilis* (Cologne, 1610) de P. Grégoire » ; il doit s'agir, à notre avis, de l'édition de Cologne (chez Lazarus Zetzner) des *Commentaria in syntaxes artis mirabilis per quas de omnibus disputatur habeturque cognitio autore Petro Gregorio Tholosano impressum Lugduni per Antonius Grifium 1585*. La première édition de cet ouvrage de Pierre Grégoire (« Petrus Gregorius Tholosanus ») avait paru en 1575-76, chez Antoine Gryphe / Gryphius, à Lyon, sous le titre *Syntaxes artis mirabilis, in libros septem digestae*, en deux volumes.

¹⁴ La citation à l'intérieur du passage de Foucault est tirée du *Traicté des signatures* (trad. française, Lyon, 1624) d'Oswald Croll / Crollius. Le *Traicté des signatures ou vraye et vive anatomie du grand et petit monde* est la traduction française (dont la première édition a dû paraître dans les années 1610) du *De signaturis internis rerum* (1609) de Croll / Crollius, alchimiste et professeur de médecine à Marbourg. Voir Kühlmann et Telle (éds, 1996).

¹⁵ Voir d'ailleurs les réserves de Demonet (1992 : 11) et Vaxelaire (2005 : 479).

¹⁶ Matoré (1988 : 217) relève le lien d'implication entre nomination, conception religieuse et engagement social : « Mais le statut même de la personne est impliqué dans la conception religieuse de la vie : le *nom* (celui de la Vierge ou d'un saint qui est un *patron*) est la référence chrétienne de l'individu. C'est ce *nom* (mot remplacé par prénom au XVII^e s.) qui, donné au *baptême*, est mentionné dans la cérémonie religieuse précédant les obsèques, c'est lui qui est annuellement célébré, et non l'*anniversaire* car beaucoup de gens ignorent la date de leur naissance. Le *surenom* ou nom de famille, imposé depuis l'édit de Villers-Cotterêts de 1539, acquiert néanmoins une valeur sociale, dans une société où la noblesse confère de nombreux droits : *patronymique* apparaît au XVI^e s. (Cotgrave) ». Pour le terme *patronymique*, voir la citation de Meigret, dans la note 93, *infra*.

¹⁷ Pour des exemples d'investissements idéologiques dans l'étude du langage et de langues à travers l'histoire, voir par ex. l'étude d'Olender (1989).

une fascination sur les esprits du XVI^e siècle, mais les hommes de la Renaissance ont su dominer ces signes, à la façon des chiffres. C'est peut-être là, dans l'effort et l'exercice de la domination des signes que réside l'apport du XVI^e siècle. Cette « domestication » du langage a été rendue possible, à notre avis, par la distance créée (et perçue) entre l'écriture (sous sa forme imprimée) et la langue parlée : les formes et l'espace de l'écrit permettent de régler et de « contenir » le langage. Le XVI^e siècle est l'époque de la mise en grammaire et de la mise en dictionnaire des langues vernaculaires ; celles-ci deviennent d'ailleurs des objets discrets, *individuellement* comptables et prêts à être inventoriés dans des catalogues, comme ceux de Ges(s)ner (1555)¹⁸ et de Duret (1613)¹⁹.

L'espace de l'écrit imprimé explique aussi l'apparition de dictionnaires alphabétiques ou, du moins, de dictionnaires regroupant des familles de mots dans l'ordre alphabétique, et c'est la configuration de l'écrit typographique qui rend possibles les jeux visuels avec des matériaux langagiers : anagrammes (voir Dubois, 1970), acrostiches, palindromes, figures à inscription...

2.2. Noms et « nomenclatures » : la signature des choses et l'accès au monde

Au XVI^e siècle, l'accès à la réalité passe par les noms : outils permettant d'appréhender et de classer les choses, les noms sont les piliers de la classification des objets susceptibles d'être connus. Si les noms propres servent à nommer des individus, les noms communs signifient des classes d'objets. La centralité du nom *appert* des travaux lexicographiques et encyclopédiques qui, préfigurant le projet éducatif de Comenius, organisent la réalité en champs onomasiologiques. Ces encyclopédies thématiques s'intitulent souvent « Nomenclator » ou « Onomasticon » : à raison, car il s'agit de répertoires de noms. Signalons ici, comme exemples illustratifs, trois ouvrages au titre emblématique :

Hadrianus JUNIUS, *Nomenclator omnium rerum propria nomina variis linguis explicata indicans*. Anvers : Plantin. [Première édition : 1567 ; nombreuses rééditions et refontes tout au long de la seconde moitié du XVI^e siècle.]

Theophilus GOLIUS, *Onomasticon Latinogermanicum, in usum scholae Argentoratensis collectum à Theophilo Golio. Cum praefatione Ioan.[ni] Sturmii*. Strasbourg : I. Rihelius. [Première édition : 1579 ; rééditions dans les deux dernières décennies du XVI^e siècle : 1582, 1585, 1588, 1590, 1594.]

Joos LAMBRECHT, *Naembouck Van allen natuerlicken en ongeschuimde vlaemsche woorden ghestelt in ordene by abc en twalsch daer by ghevought tot voorderinghe van der jongheyt in beyde de talen : van nieuws verbeteret ende van veel Vlaemsche woorden grooteliken ghemeerdert. Vocabulaire des naturelz, & non forains motz flamengz, mis en ordre par a b c, avec le françois, pour l'aduanchemēt de la jeunesse es deux langages : de nouueau corrigé & grandement augmenté*. Gand : Henric van den Keere. [Première édition : 1546, dont n'est conservé qu'un seul exemplaire ; deuxième édition : 1562 ; voir l'édition de Verdeyen (1945).]

Nous nous arrêterons quelques instants à ces trois exemples illustratifs. Le premier ouvrage, qui a connu un succès considérable, est un répertoire systématique des choses (*realia*) – tant les choses dans le monde naturel que celles dans le domaine des arts et des sciences²⁰. Rangés en chapitres thématiques²¹, les quelque 8 000 mots latins répertoriés par Junius – avec leurs équivalents en grec classique et dans plusieurs langues modernes (allemand, néerlandais, français, italien, espagnol, anglais) – couvrent tout le champ de l'expérience quotidienne et une large partie de celui des arts et des sciences. Le *Nomenclator* a pour but de « déployer », et, simultanément, de « dominer » la *copia verborum* : il étale le vocabulaire selon les champs thématiques distingués et en même temps il organise (et « maîtrise ») le trésor lexical. Son riche contenu est directement accessible par le biais d'un index substantiel : autre liste (alphabétique) de noms qui donne accès aux dénominations des choses.

L'*Onomasticon* de Golius est un produit didactique du gymnase de Strasbourg, où l'auteur

¹⁸ C. Ges(s)ner, *Mithridates* ; voir maintenant l'édition avec traduction française par B. Colombat et M. Peters (2009) ; voir le compte rendu par Ph. Selosse (2012) – avec des remarques importantes sur la nomenclature.

¹⁹ Cl. Duret, *Thresor de l'histoire des langues de cest univers*. Sur ce type de recherches, voir Droixhe (1978, 2007).

²⁰ Le répertoire lexical est précédé d'un répertoire onomastique, celui des auteurs-sources.

²¹ Au total il y a quelque 80 chapitres thématiques ; dans l'ordre alphabétique, ceux-ci vont de « Aedificia », « Animalia », « Arbores in genere » à « Vermes », « Vestes » et « Vitis & partes eius ».

enseignait. L'ouvrage s'inspire directement du programme pédagogique de Jean Sturm / Sturmius (lui-même l'auteur d'un succinct *Onomasticum puerile Argentinense*) et se base sur les travaux de précurseurs (Murmellius, Paludanus, Apherdianus, et Junius). En dépit de son respect pour ses prédécesseurs, Golius propose un nouvel ordre de classification²², passant de la théologie à la géographie locale et aux occupations journalières. D'ampleur plus réduite que le *Nomenclator* de Junius, l'*Onomasticon* bilingue (latin-allemand) de Golius est un guide lexical pour les étudiants *germanophones* qui veulent enrichir de manière systématique leurs connaissances du vocabulaire latin.

Le *Naembouck* (litt. « Livre de(s) noms ») de Joos Lambrecht est le premier dictionnaire flamand (néerlandais)-français imprimé²³. Œuvre d'un humaniste, réformateur de l'orthographe néerlandaise, imprimeur et graveur, l'ouvrage combine le statut de dictionnaire avec celui d'encyclopédie. Le *Naembouck* déborde, à plusieurs égards, le cadre strict du trésor lexical : non seulement il fournit des informations encyclopédiques sur certaines entrées lexicales, mais son caractère encyclopédique ressort davantage de l'inclusion de plusieurs noms propres ; il s'agit de noms propres de villes, de régions et de pays, comme le montre la liste suivante (sélective)²⁴ :

Aelst / een stad : Alost ; Aken / een stad in Duutschland : Ais ; Audenarde een stad : Audenarde ; Axel een stad : Axelles ; Berghen in Henegauwe : Mons en Haynau ; Berghen op de Zoom : Mons sus la Mer ; Berghen sente Winnox : Mons saint Winnoc ; Beyerland : Le pays de Bauiere ; Brabant : Le pays de Brabande ; Bruessel in Brabant : Bruxelles en Brabande ; Brughe een stad in Vlaenderen : Bruges ; Dendermonde / een stad : Tenremonde ; Doornick een stad : Tournay ; Handwerpen een stad : La ville d'Anuers ; Ipre / een stad : La ville d'Ipre ; Italiën : Italië ; Lottrijcke : Le pays de Lorraine ; Loÿen oft Lueÿen : La ville de Louvain ; Ludick / een stat : La ville de Liege ; Lueÿen oft Loÿen : Louvain ; Namen / een stad : Namur ; Rijssel een stad in vlanderen : Lille ; Rouwanen een stad in vranckerijc : La ville de Rouan ; Shertoghenbossche een stad : La ville de Boisleduc ; Spaengnen : Espagne ; Vranckrijc : France, le pays de France ; Zonnicke in Henegauwe : Soigny ; Zwitterland : Le pays de Souisse.

On notera que dans le cas de noms de villes, les entrées flamandes sont souvent suivies de la mention qu'il s'agit d'une ville (éventuellement avec une localisation plus précise) ; en français on trouve, de façon non systématique, le syntagme « La ville de N ».

La « contre-partie » française du *Naembouck* est intéressante à plus d'un égard :

(a) d'abord, elle fournit un assez grand nombre de mots qui peuvent être ajoutés au dictionnaire de Huguet ; par ex., pour la tranche A-C : *achemmer* ; *amelerte* ; *anten* ; *applommer* ; *argent quand l'orge* ; *arné* ; *astreau* ; *athesner* ; *ballochoire* ; *batreule* ; *beneau* ; *blaveole* ; *boudine* ; *bouse* ; *cagasangue* ; *calle* ; *carlet* ; *cereine* ; *chincer* ; *cropion* ; *culeho* ; *cremillon*.

(b) ensuite, le *Naembouck* contient beaucoup de mots d'origine picarde²⁵ ; il apporte ainsi un témoignage précieux à notre connaissance du vocabulaire picard du XVI^e siècle. Citons par exemple les termes picards dans les items suivants (quand le correspondant français consiste en plusieurs termes, nous avons souligné le terme picard) :

Ærpel / manneken van den ænden : Cannard ou malard ; Clauwiere : Hauet ; Cnicken : Faire signe de la teste ou faire le niquet ; Draf van brauwers : Draque ; Flere / vadde oft vaeghwante / een meysen die niet fray en es : Vne faitarde ou lasche godde ; Hesp / boom : Vn trane ou tremble ; Houen stock : Vne patrouille ; Kiste om doode lieden : Luseau, cofret, biere ou sarcueil ; Mande : Vne mande, panier ou corbeille ; Meshaeck : Vn instrument de fer à deux dens ou grauet à fiens ; Okelere : Noyer ou gauquier ; Papeye : Le papee ou pipee ; Putier oft bouue : Putier ou roffian ; Zesken in ghelde : Vn

²² L'*Onomasticon* de Golius (imprimé sur des pages à deux colonnes) se divise en 136 sections, précédées d'un « Index locorum », qui permet de se reporter directement à la colonne où commence la section thématique en question.

²³ Pour une analyse métalxicographique du *Naembouck*, voir Swiggers (2005).

²⁴ Nous avons rassemblé quelques exemples puisés dans différentes lettres de l'alphabet. La liste (constituée à partir d'un dépouillement de la seconde édition du *Naembouck* ; voir l'édition par Verdeyen, 1945) témoigne d'un manque d'uniformité (orthographique) et de systématisation (le nom de Louvain figure deux fois sous la lettre L).

²⁵ Le *Naembouck* se présente comme un dictionnaire à orientation puriste en ce qui concerne le versant flamand : il est question, dans le titre, de « motz flamengz naturelz » et « non forains » (*ongeschuimde*, littéralement « non escumés »). Or, dans le versant français, la présence du picard est manifeste ; on trouve d'ailleurs à plusieurs reprises la marque métalxicographique *rouch.* (= *rouchi*, terme qui aujourd'hui est utilisé surtout pour désigner la variété picarde de la région de Valenciennes) dans le *Naembouck*. On peut donc caractériser le *Naembouck* comme dictionnaire contrastif des usages flamand et oïl sur le territoire des anciens Pays-Bas (méridionaux). D'autre part, on constate qu'un belgicisme lexical tel que *drève* n'y a pas (encore) sa place : le mot flamand est rendu par *allée / pourmenoir*.

gigot.

(c) enfin, le *Naembouck* inclut dans le versant français un très grand nombre de proverbes français (ou proverbes en langue d'oïl) ; leur nombre est de loin supérieur à celui des proverbes flamands fonctionnant comme entrées d'items (ou mentionnés à la suite d'un item), ce qui témoigne de l'attention donnée à l'acquisition et à la pratique de la langue-cible dans sa vitalité idiomatique. Afin de donner une idée de la richesse parémiologique du *Naembouck*, nous présentons ici le relevé des proverbes (et locutions figées) en français qu'on trouve sous la lettre « Z » (les entrées flamandes sont mentionnées entre parenthèses) :

En cas hastif nul aduis (Zake) ; Qui miel mange, les doigtz s'en lesche (Zeem van bien) ; Le vay ou le Pape et l'Empereur, Ne peuuent mander ambassadeur (Zenden) ; Mal sur mal, n'est pas santé (Ziecte) ; Il y fault sens à gouuerner follië (Zin) ; Soix soingneux et despens peu, tu enrichiras assez (Zorghvuldigh) ; Qui sot naist, jamais n'en guerit (Zot) ; Sy le sot ne sotoye il pert sa saison (Zotten) ; Le cherche ce que ne trouue pas (Zouken) ; Douleur de teste veult manger, Douleur de ventre veult chyër (Zwæringhe).

3. LE NOM COMME SIGNE LINGUISTIQUE

Signe ouvrant sur le monde, le nom est aussi un signe qui se replie sur lui-même, quand il devient objet d'analyse linguistique. Comment le nom a-t-il été analysé linguistiquement au XVI^e siècle ?

3.1. Le regard du lexicographe

Avant d'examiner en détail l'approche des grammairiens, nous allons nous pencher sur l'analyse lexicographique. Nous nous baserons sur la seconde édition²⁶ du dictionnaire français-latin de Robert Estienne, le « père » de la lexicographie française²⁷. Dans son *Dictionnaire Francoislain*²⁸, l'article « Nom » frappe par sa longueur²⁹ (l'article occupe presque trois colonnes, p. 405-406) et par sa variété.

L'article n'a aucune subdivision explicite et se présente comme une suite d'expressions ou de syntagmes, mais on peut quand même dégager quelques principes d'organisation :

(a) un principe **sémiotico-sémantique**³⁰ de structuration :

- au début figurent le mot-vedette et les équivalents de différents types de noms en latins :

Le Nom de quelque chose que ce soit, Nomen, Vocabulum.

Le nom propre d'ung chascun qu'on met deuant le surnom, comme Iehan, Pierre, Praenomen.

Le nom de la maison dont on est, Agnomen.

Noms de familles appartenans a toute une race, Gentilitia nomina (Estienne, 1549 : 405).

- ensuite viennent les expressions dans lesquelles 'nom' a le sens d'« appellation » :

Nom d'herbe incertain, Vagum nomen herbae.

Vng nom qui n'est point prisé, Nomen obscurum, vel ignobile.

Vray & propre nom, Germanum nomen, Nomen solidum [...] (Estienne, 1549 : 405).

²⁶ Dans la seconde édition, Estienne a ajouté les « noms des Pais, Isles, Prouinces, & Villes, desquelles on a peu trouuer les noms Latins correspondans » (Estienne, 1549 : Au Lecteur).

²⁷ Voir Brandon (1904) et Starnes (1963).

²⁸ Première édition : 1539 ; deuxième édition : 1549. En 1564 et 1573 Jean Thierry et Jacques Dupuys éditeront une troisième et une quatrième édition. Un collaborateur de la quatrième édition, Jean Nicot, publiera en 1606 son *Thresor de la langue françoise*, toujours dans la lignée du *Dictionnaire Francoislain*. Voir Wooldridge (1977) pour une analyse métalexicographique approfondie ; pour une présentation synthétique des différentes éditions, voir Wooldridge (1989).

²⁹ L'article est plus long que l'article « Mot » ; ce dernier article (« *Mot*, Dictio, Verbum ») occupe une colonne et demie. Signalons qu'il n'y a pas d'article « Verbe », ni aucun autre article consacré aux parties du discours (pronom, participe, adverbe...).

³⁰ La structuration comporte la distinction entre le « nom » dans sa valeur de signe métalinguistique, dans son usage comme signe référentiel, et dans un emploi connotatif particulier.

- la série suivante d'expressions contient le terme *nom* au sens de « renom(mée)³¹ » :

Quand le hault nom de noz ancestres [...]

Gens de grand nom [...] (Estienne, 1549 : 405) ;

(b) un principe formel extérieur de structuration : ce principe est illustré par la liste d'expressions qui suivent les distinctions de différents sens de « nom » ; ces expressions sont classées dans l'ordre alphabétique du terme pivot (*appeler, avoir, bailler, changer, dire, donner* + « nom »). Évidemment, dans cette suite d'expressions, le terme *nom* n'apparaît pas toujours avec le même sens, même si dans la plupart d'entre elles il signifie « désignation, appellation, nom propre » ;

(c) un principe formel « interne » : l'article se termine par des expressions avec la forme *nommer*. Dans cette liste on voit réapparaître des expressions qui avaient déjà été enregistrées préalablement, en fonction d'un des autres principes :

Nommer & bailler nom a aucun, Dicere nomen alicui, Nominare, Denominare, Nomen ei facere (Estienne, 1549 : 406). Cf. « *Bailler nom a quelque chose*, Denominare, Nomen alicui rei dare, Notare res nominibus nouis » (Estienne, 1549 : 405).

Nommer & mettre par escript le nom de ceulx qui ont faict quelque chose, Edere aliquos (Estienne, 1549 : 406). Cf. « *Mettre les noms par escript de ceulx qui ont faict quelque chose*, Edere aliquos » (Estienne, 1549 : 406).

À cette liste il faut encore ajouter un principe d'ordre socioculturel (et plus précisément, juridique) : en effet, juste avant la série commençant par « Nommer aucun », on trouve des expressions où *nom* apparaît avec un sens juridique : *prester son nom* ; *emprunter le nom* ; *s'aider du nom de quelqu'un* :

il prestoit son nom, Adumbratus erat in hac causa, Commodabat nomen, in speciem adumbrabat nomen suum, Personam suam interponebat.

Celuy qui preste son nom pour plaider contre ung autre, Litigator in causa adumbratus. [...]

Aider de son nom a ung tiers, Luy prester son nom, Nomen suum commodare, Interponere personam suam (Estienne, 1549 : 406).

La pratique lexicographique de Robert Estienne conjoint donc différents principes – principes non explicités – de (sous-)classification, mais ce qui doit être relevé avant tout, c'est que dans l'article « Nom » on voit bien comment, et dans quelle mesure, la réalité extralinguistique fait irruption dans la description de la langue.

3.2. Du côté des grammairiens³²

3.2.1. Le nom, « partie du discours »

Classe grammaticale reconnue depuis Platon (chez qui l'*onoma* est surtout un constituant phrastique) et Aristote (le premier à poser des classes de mots), le nom devient une partie du discours (gr. *meros tou logou* ; lat. *pars orationis*) dans l'édifice morphosyntaxique de la grammaire (voir

³¹ Sur le rapport entre *nom* et *gloire* chez Montaigne, voir Chareille (1997).

³² Étant donné que notre examen ne se veut pas une analyse exhaustive et comparative de toutes les grammaires françaises (dans leurs diverses éditions) du XVI^e siècle, nous nous sommes limité à analyser l'approche du nom dans les grammaires les plus représentatives (pour un bref aperçu bibliographique, cf. Goyens et Swiggers, 1989). Pour les grammaires qui ont connu beaucoup d'éditions (par ex. celles de Pillot et de Serreius (voir Cullière, 1987)), nous renvoyons à quelques éditions (Pillot : éditions de 1550, 1555, 1558, 1561, 1563 ; Serreius : éditions de 1598 et de 1606). Signalons que nous disposons maintenant de deux excellentes éditions (avec traduction française) des grammaires de Pillot (voir Colombat, éd., 2003) et de Serreius (Jacquetin-Gaudet, éd., 2005) ; le lecteur y trouvera d'amples références sur l'histoire des éditions et sur le vocabulaire métalinguistique des grammairiens. Dans la même collection (*Textes de la Renaissance*, série « Traités sur la langue française ») des rééditions d'autres grammaires (de Palsgrave, de Du Wes, de Meurier, de Ramus, de Bosquet, de Garnier) ont été fournies par S. Baddeley, C. Demaizière et A. Cullière. – Pour ce qui concerne les citations de Meigret (1550), nous avons utilisé la transcription en orthographe modernisée de l'édition de Hausmann (1980) ; nous avons également modernisé l'orthographe utilisée par Ramus (1562).

Swiggers et Wouters, à paraître). Il occupera d'ailleurs la première place dans la liste de ces parties du discours. Voici comment deux manuels classiques, le premier dans la tradition grecque, le second dans la tradition latine, définissent cette partie du discours :

Le nom est une partie de phrase casuelle désignant un corps ou une action – un corps, par exemple 'pierre', une action, par exemple 'éducation' –, qui s'emploie avec (valeur) commune ou particulière – commune, par exemple 'homme', 'cheval', particulière, par exemple 'Socrate'. – Il y a cinq accidents du nom : le genre, l'espèce, la figure, le nombre, le cas (Denys le Thrace, *Tekhnê grammatikê*, § 12)³³.

Le nom est une partie du discours avec cas qui signifie soit quelque chose de corporel ou une chose [abstraite], de manière propre ou commune ; de manière propre, comme 'Rome', 'Tibre', de manière commune comme 'fleuve'. Il y a six accidents du nom : le genre, la qualité, la comparaison, l'espèce [*genus*], le nombre, la figure, le cas. Le *nom* est (à propos) d'un seul être humain, l'*appellation* est (à propos) de plusieurs, le *vocabule* est (à propos) de choses. Mais nous parlons en général de 'noms' (Donat, *Ars maior*, II, 2)³⁴.

Ces définitions, tout en s'accommodant de raffinements linguistiques et philosophiques au Moyen Âge, se maintiendront très longtemps³⁵, entre autres grâce à l'esprit conservateur de la grammaire scolaire. D'ailleurs, si elles sont critiquables – surtout d'un point de vue formaliste moderne – elles ne sont pas « fausses » : c'est qu'elles sont quelque peu « immunisées » par leur indéniable fonction de base : celle de rattacher nos propos à la réalité. On parle (presque toujours) de quelque chose et on « fait des choses » avec le langage.

En tant que partie du discours, le nom est universellement reconnu par les grammairiens français du XVI^e siècle. Dans la classe du nom, les grammairiens rangent tant le (nom) substantif que le (nom) adjectif. C'est là le poids de la tradition grammaticale gréco-latine, qui rangeait sous l'*onoma* / le *nomen* ces deux classes de mots que nous distinguons actuellement comme classes autonomes (depuis G. Girard, 1747, *Les vrais principes de la langue françoise*). Le poids de la tradition se reflète encore à d'autres plans : dans l'approche théorique plutôt implicite du nom et dans la description des traits caractéristiques, les accidents (*accidentia*)³⁶, de la classe des noms.

La catégorisation du nom suppose, en principe, une approche théorique d'ensemble qui permet de définir les parties du discours selon leur nature spécifique. Or, cette approche théorique fait souvent défaut chez les grammairiens français du XVI^e siècle : cela tient d'une part à leur visée « pratique » (et didactique), qui relègue à l'arrière-plan la théorisation, et, d'autre part, à leur dette, voire leur positionnement servile à l'égard de la tradition gréco-latine. Par conséquent, les parties du discours semblent posséder un degré d'évidence qui rend superflue l'exigence de définition³⁷. Il est significatif

³³ Traduction française de Lallot (1998 : 51) du texte grec original.

³⁴ *Nomen est pars orationis cum casu corpus aut rem proprie communiterve significans, proprie ut Roma Tiberis, communiter ut urbs flumen. Nomini accident sex, qualitas, comparatio, genus, numerus, figura, casus. Nomen unius hominis, appellatio multorum, vocabulum rerum est. Sed modo nomina generaliter dicimus* (cité d'après l'édition Holtz, 1981 : 614).

³⁵ Voir par ex. l'étude de Fournier et Raby (2009).

³⁶ Le noyau de la grammaire traditionnelle est constitué par la combinaison d'un inventaire de classes (les « parties du discours ») et un ensemble de catégories (essentiellement morphosémantiques) qui les caractérisent et qui permettent de les délimiter les unes par rapport aux autres (ces catégories sont appelées « accidents », d'après le latin *accidentia*). Ces catégories (comme : le genre, le nombre, le temps...) présentent un certain nombre de possibilités de réalisation (genre : masculin, féminin, neutre... ; nombre : singulier, pluriel...) ; cf. Lenoble, Swiggers, Wouters (2001 et 2003) ; Swiggers, Wouters (2011). Ce modèle grammaticographique de « classes X catégories », souvent appelé « Word and Paradigm model » en anglais, a été transmis de l'Antiquité gréco-latine aux époques postérieures : Moyen Âge, Renaissance et Temps Modernes. Cette transmission s'est accompagnée d'un certain nombre d'adaptations, d'élargissements et d'autres modifications (cf. Swiggers, 1988). Les grammairiens français du XVI^e siècle (ainsi que leurs successeurs) sont tous redevables, à des degrés variables, au modèle « classes X catégories » de la tradition (gréco-latine, renforcée par la grammaticographie latine humaniste (cf. Colombat, 1999), influence à laquelle on ajoutera celle de la grammaire latine en langue vernaculaire (cf. les textes édités dans Städtler, 1988 et Colombo-Timelli, 1996). Il nous a paru inutile d'examiner ici le rapport qu'entretiennent les différents grammairiens avec cette (double) tradition ; on pourra se reporter à cet égard à Chevalier (1968), remarquable travail d'analyse longitudinale (pour le XVI^e siècle, voir *ibid.*, pp. 98-332) et à diverses études que nous avons consacrées à la description et à la terminologie de classes grammaticales au XVI^e siècle (cf. Swiggers, 1997c, 1999, 2001, 2006, 2008b, 2013 à propos de l'article, du participe, du pronom, du verbe et de l'adverbe).

³⁷ On ne trouve aucune définition du nom chez Du Wes (1532), Pillot (1550 ; 1555 ; 1558 ; 1561 ; 1563), Garnier (1558 ; 1591), Du Vivier (1566), Cauchie / Caucius (1586) et Serreius (1598 ; ce dernier substitue à la définition du nom une énumération des accidents du nom). Signalons encore que Dubois / Sylvius (1531 : 98) se borne à mentionner les types sémantiques de noms : « *Nomen praeterea nobis [...] est multiplex. Gentile [...]. Infinitum [...] Collectivum [...] Partitivum [...] Comprehensivum [...] Factitivum [sic] [...] Numerale duplex, cardinale [...] aut ordinale [...] Ad aliquid [...] Quasi ad*

que seuls quatre grammairiens français du XVI^e siècle présentent une définition du nom et, en fait, celle de Petrus Ramus / Pierre de la Ramée se limite à définir le nom par ses accidents (strictement) définitoires : « Nom est un mot de nombre avec genre » (Ramus, 1562 : 41 [graphie modernisée] ; 1572 : 59 ; 1587 : 70)³⁸.

Restent alors trois grammairiens qui proposent une définition du nom. Le premier est Meigret, qui définit le nom dans les termes suivants :

Combien que toutes paroles et vocables, tant verbes, adverbess que prépositions et autres parties du discours puissent estre appelées noms : nous considérons toutefois ici le nom de tant qu'il est une partie du langage ou oraison signifiant la propre ou commune qualité de toutes choses (Meigret, 1550 : 20v° = éd. Hausmann, 1980 : 23).

On relèvera ici, avec Meigret, l'ambivalence du terme *nom* : (quasi-)synonyme de *mot*, ce terme peut désigner une « classe de classes », à savoir celle de toutes les parties du discours ; dans son usage plus « technique », le terme désigne spécifiquement la classe de mots permettant de désigner « toutes choses » (c'est-à-dire des objets ou entités réifiées), soit dans leur « propre » qualité, soit dans leur « commune » qualité. Cette dernière distinction renvoie à celle entre noms propres et noms appellatifs (ces derniers subsumant les adjectifs, dans l'optique de Meigret ; voir *infra*).

Robert Estienne, dans sa *Grammaire françoise* (que Brunot, 1906 : 147-150, a trop injustement qualifiée de « plagiat » du *Traité* de Meigret ; mais voir Swiggers, 2013 : 147-150), adopte carrément un point de vue « sémantico-réaliste » en définissant le nom :

Les Noms, sont les mots qui signifient vng corps ou chose qu'on peut toucher & veoir [...], ou chose qui ne peult estre touchée ne veue (Estienne, 1557 : 13 ; 1569 : 15).

Le troisième grammairien à définir le nom est Jean Bosquet³⁹, qui fait preuve de ses qualités de précepteur :

Qu'est-ce de Nom ? C'est vne partie d'oraison declinable, sans aucuns temps ; laquelle signifie quelque chose, ayant pour principaux indices –le, & –la.

Chose (dy-ie) quy se peut voir, toucher ou nommer, & quy se cognoit parfaitement, quand commodement lon respond à ces questions – Quelle chose est-ce ? ou – Quy est-ce ? (Bosquet, 1586 : 42).

Bosquet définit donc le nom par rapport aux autres parties du discours : il l'oppose d'abord aux parties indéclinables et ensuite au verbe et au participe. En faisant référence aux « indices » *le* et *la*, Bosquet exclut les pronoms (mais il exclut ainsi les adjectifs, sauf quand ceux-ci sont substantivés ou quand ils figurent dans un syntagme nominal). Comme Robert Estienne, il donne une définition sémantique du nom, où sont distingués, implicitement, les noms concrets et les noms abstraits. Les adjectifs semblent de nouveau exclus de la classe des noms, si l'on considère les questions-types que Bosquet propose. Or, il faut signaler que Bosquet définit explicitement le substantif et l'adjectif. Il est d'ailleurs le seul auteur à le faire de façon adéquate⁴⁰ : le substantif peut constituer à lui seul un syntagme, alors que l'adjectif dépend toujours du substantif qu'il accompagne ; de plus, les substantifs se caractérisent par l'absence d'une variation en degrés de comparaison.

Qu'est-ce de Substantif ? C'est vn nom, quy deuant le verbe, peut consister en vne oraison, sans qu'il soit adioinct avec autre nom ; & ne se compare nullement (Bosquet, 1586 : 43).

Qu'est-ce de nom adiectif ? C'est vn nom, qui ne peut consister seul en vne oraison, sans estre adioinct avec vn substantif (Bosquet, 1586 : 52).

Dans la description de la classe des noms chez les grammairiens français du XVI^e siècle, il importe de distinguer deux volets : d'un côté, il y a l'aspect de (sous-)classification, de l'autre, il y a tout le

aliquid [...] Comparatium & superlatium [...] Diminutium [...] Possessium [...] Denominatium [...] Verbale [...] ». Certains auteurs, comme Dubois / Sylvius et Pillot, estiment pouvoir se soustraire à l'exigence de définir des notions en assumant que leurs lecteurs sont suffisamment familiarisés avec leur contenu à travers la grammaire latine.

³⁸ Sur la démarche méthodologique et définitoire de Ramus, voir Swiggers (1989).

³⁹ Sur l'œuvre grammaticale de Bosquet, et plus particulièrement sur sa description du nom, voir Swiggers (2000a).

⁴⁰ Palsgrave (1530) distingue aussi les adjectifs et les substantifs dans son traitement du nom (une classe grammaticale qu'il ne définit pas dans son ensemble). S'il définit les substantifs (*nownes substantives*) par leur combinaison avec les articles (1530 : XXXIr°), il recourt à la comparaison avec l'anglais pour définir les adjectifs (*nownes adiectyves*) (1530 : XXXIr° et XXXIIr°).

travail ayant trait à la caractérisation des noms en termes d'« accidents ». Nous aborderons successivement ces deux volets.

3.2.2. La (sous-)classification du nom

La (sous-)classification des noms dans les grammaires françaises du XVI^e siècle n'est guère uniforme. Du Wes (1531) est le seul auteur de notre corpus qui ne fournit pas de subdivision. Tous les autres auteurs opèrent des divisions, mais celles-ci sont de nature diverse et elles peuvent s'enchevêtrer. Étant donné que les auteurs ne justifient guère leurs choix méthodologiques et n'explicitent pas leurs subdivisions, il importe de mettre de l'ordre dans leurs démarches.

(1) Bases sémantiques d'une (sous-)classification

Comme on vient de le voir (cf. note 37), Dubois / Sylvius structure son exposé en fonction d'une subdivision des noms en types sémantiques : collectif, partitif, etc. On s'attendrait aussi à trouver un principe sémantique pour la distinction entre substantifs et adjectifs, mais cette distinction (que certains grammairiens ne font pas !) reste fort implicite ou bien elle est justifiée au plan syntaxique (comme chez Bosquet, 1586). Les considérations sémantiques interviennent alors surtout dans la distinction des noms diminutifs et dans la mention des degrés de comparaison (trait sémantico-formel) ; dans ce dernier cas, il s'agit d'un accident du nom⁴¹, et plus particulièrement du nom adjectif⁴².

(2) Bases référentielles d'une (sous-)classification

Un principe de nature « référentielle » (lien entre le nom et la nature individuelle ou commune des objets dénotés)⁴³ régit la division des noms en noms propres et noms appellatifs. Six grammairiens opèrent cette distinction : Dubois / Sylvius (1531 : 90), Meigret (1550 : 21v^o-22r^o = éd. Hausmann, 1980 : 23-24), Estienne (1557 : 13 ; 1569 : 15), Garnier (1558 : 8 ; 1591 : 6), Ramus (1572 : 67)⁴⁴ et Bosquet (1586 : 43). Meigret élabore une sous-classification à base référentielle sur laquelle nous reviendrons (voir section 4.).

Signalons encore que Pillot (dans les éditions de 1561 et 1563) rejette explicitement la subdivision en noms propres et noms appellatifs, sans justifier sa position⁴⁵.

(3) Bases formelles d'une (sous-)classification

Le recours à des indices formels se rencontre chez de nombreux grammairiens, et cela afin d'opérer différentes sortes de subdivisions. L'opposition formelle entre noms primitifs et noms dérivés (formés à l'aide d'un procédé dérivationnel)⁴⁶ se trouve chez Palsgrave (1530 : XXXIIr^o et XXXIIIv^o), Meigret (1550 : 21r^o = éd. Hausmann, 1980 : 23), Pillot (1561 : 51 ; 1563 : 21r^o-v^o), Estienne (1557 : 14, 15 ; 1569 : 17), Bosquet (1586 : 56) et Serreius (1606 : 31)⁴⁷. Une autre subdivision, celle entre

⁴¹ Sauf chez Meigret, qui mentionne comme « espèces » du nom les diminutifs, les comparatifs et les superlatifs.

⁴² On trouve cette observation chez Palsgrave (1530 : XXXIIIr^o), Garnier (1558 : 12 ; 1591 : 9), Du Vivier (1566 : 8-9) et Bosquet (1586 : 43).

⁴³ Il s'agit de l'accident que les grammairiens latins désignent le plus souvent par le terme de *qualitas* (cf. Lenoble, Swiggers, Wouters, 2001 : 287). Chez les grammairiens latins, la *qualitas* permet d'établir la distinction entre la référence unique (du *nomen proprium*) et la référence générale (du *nomen appellativum*). Cf. Schad (2007 : 335 s.v. *qualitas*).

⁴⁴ Ramus (1562 : 89) distingue noms propres et noms appellatifs, mais uniquement dans la partie de syntaxe de sa grammaire de 1562.

⁴⁵ Dans les autres grammaires françaises du XVI^e siècle, rien n'est dit à propos de la distinction entre noms propres et noms appellatifs.

⁴⁶ Cette distinction relève de l'accident de la *species* (« espèce »), accident que Priscien, fidèle à la tradition grecque, reconnaît comme caractéristique morphosémantique du nom ; cf. Schad (2007 : 319 s.v. *primitivus* et 305-306, s.v. *positio*). Chez Priscien, le nom est divisé, de façon binaire, en *nomen proprium* et *nomen appellativum*. Pour chacune de ces divisions, il reconnaît deux *species*, celle de *primae positionis* (= *species primitiva*) et le *derivativum* (= *species derivativa*). Cf. Lenoble, Swiggers, Wouters (2001 : 288).

⁴⁷ Serreius (1598 : 36 et 38) utilise le terme (*nomina*) *primitiva*, mais ne fait pas la distinction explicite entre *primitiva* et *derivativa* au plan des accidents (en l'occurrence, l'accident de l'espèce). Pour une étude globale de la grammaire de Serreius, voir Swiggers (2000b).

noms simples et noms composés⁴⁸, repose également sur des considérations formelles : on la trouve chez Palsgrave (1530 : XXXIIr^o), Dubois / Sylvius (1531 : 95), Meigret (1550 : 46v^o = éd. Hausmann, 1980 : 48), Estienne (1557 : 17 ; 1569 : 20), Cauchie / Caucius (1586 : 26v^o-27r^o) et Bosquet (1586 : 59). Enfin, trois auteurs recourent à un critère formel pour opérer une subdivision à l'intérieur des adjectifs : Pillot (1550 : 8v^o-9r^o; 1555 : 8v^o-9r^o; 1558 : 34 ; 1561 : 34 ; 1563 : 13v^o), Bosquet (1586 : 53) et Serreius (1606 : 30)⁴⁹ opposent les adjectifs qui n'ont qu'une terminaison aux adjectifs ayant deux terminaisons. Les exemples qu'ils donnent concernent des adjectifs qui, au singulier, ont ou bien une forme invariable (*type chaste*), ou bien une forme variable pour le masculin et le féminin (*type bon – bonne*).

3.2.3. Le nom et ses accidents

Quant à la caractérisation de la classe du nom en termes d'accidents, la gamme de ceux-ci est bien plus large que dans les grammaires modernes (où seuls le nombre et le genre sont traités). De manière générale, les grammairiens français du XVI^e siècle assignent six accidents au nom : genre, nombre, cas, déclinaison, figure et espèce (3.2.3.1. à 3.2.3.6. ; sur figure et espèce, voir l'étude récente de Fournier, 2013). Certains grammairiens y ajoutent la comparaison (3.2.3.7.) ; Palsgrave y ajoute encore quelques accidents qu'on ne trouve que chez lui (3.2.3.8.). Enfin, il faut examiner le statut de la diminution (3.2.3.9.).

3.2.3.1. Le genre

Les grammairiens français du XVI^e siècle traitent, de manière générale, le genre comme un accident du nom (substantif et adjectif)⁵⁰. Palsgrave (1530) et Cauchie / Caucius (1586) traitent à part le genre des substantifs et le genre des adjectifs, mais observent que les deux espèces de noms peuvent prendre les mêmes genres (masculin, féminin et commun). Cauchie / Caucius (1586 : 19v^o) parle même explicitement de la *motio generica* (changement en genre) des substantifs. Certains grammairiens opèrent, dans les détails, une distinction entre substantifs et adjectifs en rapport avec la caractéristique du genre. Ainsi, Dubois / Sylvius (1531 : 93-94) fait observer que pour les adjectifs le genre neutre est identique au genre masculin, alors que pour les « *nomina* » il postule un masculin, un féminin et un neutre⁵¹. Pour les substantifs (*nomina substantiva*), il ajoute encore deux genres : le genre commun et le genre douteux. L'ambiguïté⁵² du traitement de Dubois / Sylvius (1531) réside dans le fait que l'auteur passe constamment de la description du latin à celle du français, et qu'il ne songe pas à établir des catégorisations spécifiques⁵³ à la langue française. Un autre auteur qui procède de manière confuse est Bosquet (1586)⁵⁴. Celui-ci distingue, d'une part, les adjectifs qui ne présentent qu'une terminaison identique pour le masculin et pour le féminin et, d'autre part, les adjectifs qui ont des formes différentes pour le masculin et pour le féminin. Pourtant, ceci ne veut pas dire que les substantifs auraient un genre fixe : Bosquet fait remarquer que certains noms ont une autre signification au masculin qu'au féminin (sans envisager la possibilité d'homonymie) et il mentionne que certains substantifs peuvent adopter le genre féminin en modifiant leur terminaison.

Les genres attribués aux noms sont, du point de vue terminologique, de trois à six : *masculin*,

⁴⁸ Il s'agit ici de l'accident de la *figura* (« figure »), communément reconnu par les grammairiens latins ; cet accident permet d'opposer le nom simple (*simplex*) ou nom composé (*compositum*). Chez Priscien l'accident de la *figura* régit une tripartition, avec à côté du (*nomen*) *simplex* et du (*nomen*) *compositum*, le (*nomen*) *decompositum*. Cf. Lenoble, Swiggers, Wouters (2001 : 284) et Schad (2007 : 78-79 s.v. *compositus*, 111 s.v. *decompositus*, 166-167, s.v. *figura*, 369-371 s.v. *simplex*).

⁴⁹ Chez Serreius (1598), la non-variation formelle des adjectifs en *-e* est traitée comme un phénomène qui relève du « genre commun ».

⁵⁰ L'accident du genre n'est pas traité chez Du Wes (1532) et chez Du Vivier (1566). Toutefois, chez Du Vivier les termes *masculin* et *féminin* sont utilisés.

⁵¹ L'auteur semble attribuer le genre neutre aux noms d'arbres (*pommier*, *prunier*) ; voir Dubois / Sylvius (1531 : 93).

⁵² Cette ambiguïté apparaît par exemple dans le fait que Dubois / Sylvius (1531) semble admettre que le genre des substantifs est fixe, mais qu'il mentionne d'autre part que les substantifs masculins peuvent être convertis en noms féminins.

⁵³ On contrastera à ce propos la position de Dubois / Sylvius à celle de Meigret, qui dégage les spécificités du français par rapport au latin (voir Meigret, 1550 : 34r^o = éd. Hausmann, 1980 : 37).

⁵⁴ Bosquet attribue au nom (substantif et adjectif) trois genres : masculin, féminin et commun.

féminin, *neutre* (« aucun des deux »)⁵⁵, *commun*⁵⁶ (« deux à la fois »), *épïcène*⁵⁷ et *douteux*⁵⁸. Signalons encore que Ramus, qui insiste sur le fait que le genre (des noms substantifs) est « communément déclaré par l'article singulier » (Ramus, 1562 : 46 ; 1572 : 68 ; 1587 : 79) – indication lexicogrammaticale –, est le seul grammairien à constater que le substantif n'a qu'un seul genre (mais il peut s'agir d'un genre « douteux » !)⁵⁹, alors que l'adjectif en a deux (voir Ramus, 1562 : 44 ; 1572 : 66-67 ; 1587 : 77, 78).

3.2.3.2. *Le nombre*

Tous les grammairiens s'accordent à reconnaître deux nombres aux noms : le singulier et le pluriel (variante : *plurier*)⁶⁰. Dans le « troisième livre » (*Third Boke*) de sa grammaire, Palsgrave (1530), qui traite à part le nombre des substantifs et des adjectifs, semble prévoir un troisième nombre pour certains substantifs, à savoir celui qui ne s'applique qu'à deux objets envisagés dans leur unité (par ex. *lunettes*). Toutefois, dans le second livre de sa grammaire, il n'attribue que le singulier et le pluriel aux substantifs et aux adjectifs (Palsgrave, 1530 : XXXIV^o et XXXIIV^o).

Quelques grammairiens font remarquer que certains noms ne possèdent que la forme plurielle⁶¹ ; et quelques-uns enregistrent des mots qui n'existent qu'au singulier⁶². Les numéraux sont parfois abordés au moment de traiter le nombre des noms ; c'est le cas chez Dubois / Sylvius (1531 : 95), Meigret (1550 : 37r^o-46r^o = éd. Hausmann, 1980 : 41-48), Ramus (1562 : 42 ; 1572 : 60 ; 1587 : 71, 78) et Cauchie / Caucius (1586 : 20v^o).

Si presque tous les grammairiens semblent admettre une homologie « sémiotique » entre le grammatical et le réel – un singulier correspondant à une entité, un pluriel correspondant à plusieurs objets dans la réalité –, Meigret (1550 : 37r^o = éd. Hausmann, 1980 : 40) remarque toutefois que des noms au pluriel peuvent avoir un sens singulier et qu'un nom singulier peut désigner une pluralité.

3.2.3.3. *Le cas*

L'accident du cas constitue un exemple intéressant du rapport complexe qu'entretient la grammaticographie des langues vernaculaires avec la tradition gréco-latine⁶³. En effet, l'absence d'une flexion casuelle se produisant à la finale des noms, comme c'est le cas en grec et en latin, est reconnue pour le français par les grammairiens décrivant cette langue. Certains d'entre eux sont d'ailleurs très

⁵⁵ Voir Dubois / Sylvius (1531 : 93), qui postule un genre neutre par correspondance avec le latin : *un* ou *bon* sont « neutres » quand ils correspondent à *unum* et *bonum* en latin. Meigret (1550 : 34r^o = éd. Hausmann, 1980 : 37), Pillot (1550 : 9r^o-v^o ; 1555 : 9r^o-v^o ; 1558 : 35-36 ; 1561 : 35 ; 1563 : 13v^o-14r^o) et Garnier (1558 : 9 ; 1591 : 6) rejettent le genre neutre pour la description des noms français.

⁵⁶ Le genre commun est reconnu par Palsgrave (1530 : XXXIV^o), Dubois / Sylvius (1531 : 93), Meigret (1550 : 22r^o, 34r^o = éd. Hausmann, 1980 : 24, 37), Ramus (1562 : 43 ; 1572 : 65), Cauchie / Caucius (1586 : 16v^o), Bosquet (1586 : 46) et Serreius (1598 : 35, 40 ; 1606 : 25). Les exemples sont constitués généralement par les adjectifs en *-e* (comme *juste*, *honeste*...), mais Meigret reconnaît des « communs en signification », comme par exemple *lievre*, *lamproye*, *heron*, *allouette*...

⁵⁷ Ce dernier terme apparaît chez Serreius (1598 : 35, 40 ; 1606 : 25, 27), qui cite comme exemples *lievre*, *passereau*, *alouette*, *lamproye*, *anguille*, c'est-à-dire les « communs en signification » de Meigret (voir la note précédente).

⁵⁸ Le genre douteux est mentionné par Dubois / Sylvius (1531 : 94), qui range ici le cas des substantifs féminins à voyelle initiale qui prennent la forme « masculine » du possessif (*mon âme*, *mon épée*...) et par Meigret (1550 : 34r^o = éd. Hausmann, 1980 : 37) ; selon Meigret, le terme équivaut à *commun*.

⁵⁹ Voir le cas de *amour*, que Ramus (1562 : 43) présente comme un cas de genre commun. Le même mot est mentionné par Meigret comme illustrant le phénomène des mots à double genre (voir *infra*, section 4.).

⁶⁰ La forme *plurier* est utilisée par Meigret (1550 ; terme remplacé dans l'édition Hausmann par *pluriel*), Ramus (1562) et Bosquet (1586). Voir FEW, IX, 101 : « Die form mit *-l* taucht zuerst bei Chastellain auf, und später leihen ihr die grammatiker Meigret und Masset ihre autorität. [...] Als aussprache scheint sich diese form lange gehalten zu haben. [...] Die ursprung des *-l* ist wohl darin zu suchen, dass man das wort besser an lt. pluralis anklingen zu lassen bestrebt war ».

⁶¹ Palsgrave (1530 : XXXIV^o), Dubois (1531 : 95), Ramus (1562 : 43 ; 1572 : 60 ; 1587 : 71), Cauchie / Caucius (1586 : 22r^o) et Bosquet (1586 : 58-59).

⁶² Ramus (1562 : 42-43 ; 1572 : 60 ; 1587 : 71), Cauchie / Caucius (1586 : 21r^o-v^o) et Bosquet (1586 : 59).

⁶³ L'accident du cas est un bel exemple de stratégie de « translation » (cf. Swiggers, 1988) lors de l'adoption du modèle gréco-latin pour la description de langues vernaculaires comme le français : devant l'absence de cas désinentiels en français, les grammairiens ont cherché à maintenir l'accident du cas par le recours à la variation dans les formes de « prédétermination » (l'article en combinaison avec les prépositions *à* et *de*) et à la position dans la phrase (ce qui permet de distinguer « le nominatif » de « l'accusatif »).

explicites à ce propos : c'est le cas de Palsgrave (1530 : XXXIIr°), Meigret (1550 : 20v° = éd. Hausmann, 1980 : 23), Ramus (1562 : 41) et Cauchie / Caucius (1586 : 20r°). D'autres grammairiens signalent que les articles présentent une variation « en cas » et qu'ainsi le nom (dans un syntagme nominal articulé) peut revêtir une valeur de cas : Dubois / Sylvius (1531 : 95-96), Estienne (1557 : 17 ; 1569 : 20) et Serreius (1606 : 33)⁶⁴. L'auteur qui illustre le mieux le rapport complexe avec la tradition est Pillot (1550 : 10r°-11v° ; 1555 : 10r°-11v° ; 1558 : 37-42 ; 1561 : 40-45 ; 1563 : 16v°-19r°) : d'une part, il reconnaît qu'en français, les cas sont rendus par les articles (en fait : articles et prépositions) et / ou par la place dans la phrase, mais de l'autre côté, il présente des paradigmes nominaux (c'est-à-dire d'une classe de mots) avec six cas : le nominatif, le génitif, le datif, l'accusatif, l'ablatif et le vocatif. Ces paradigmes se rencontrent également chez Garnier (1558 : 9 ; 1591 : 6), Du Vivier (1566 : 6v°-8r°) et Bosquet (1586 : 59-61).

3.2.3.4. La déclinaison

Cet accident est un fait une combinaison d'accidents : les auteurs qui assignent une « déclinaison » (*declinatio*) aux noms entendent par cela l'ensemble des caractéristiques de variation que sont le genre, le nombre et, éventuellement, le cas. L'accident de la déclinaison est mentionné par les auteurs suivants : Palsgrave (1530), qui entend par cela la variation en genre et en nombre, Dubois / Sylvius (1531 : 96), Pillot (1550 : 10r° ; 1555 : 10r° ; 1558 : 37 ; 1561 : 41 ; 1563 : 17r°) et Cauchie / Caucius (1586 : 20r°) – qui entendent par « déclinaison » la combinaison de genre, nombre et éventuellement cas – ; chez Garnier (1558 : 10-11 ; 1591 : 7-8), Du Vivier (1566 : 6v°-8r°), Bosquet (1586 : 60-61) et Serreius (1598 ; 1606), la déclinaison subsume, de la même façon, les accidents du genre, nombre et cas, mais pour eux la déclinaison semble être une caractéristique des articles, qui affecte, de façon secondaire, les noms (dans un syntagme nominal).

3.2.3.5. La figure⁶⁵

Par figure du nom, les grammairiens français entendent la distinction, traditionnelle, entre simple et composé. La bipartition entre noms simples et noms composés est mentionnée par Palsgrave (1530 : XXXIIr°), Dubois / Sylvius (1531 : 95), Meigret (1550 : 46v° = éd. Hausmann, 1980 : 48), Estienne (1557 : 17 ; 1569 : 20), Ramus (1562 : 39-40 ; 1572 : 57 ; 1587 : 60), Cauchie / Caucius (1586 : 26v°-27r°) et Bosquet (1586 : 59)⁶⁶. Une subdivision à l'intérieur des noms composés⁶⁷ se rencontre chez Meigret (1550 : 46v° = éd. Hausmann, 1980 : 48-49) et, à sa suite, chez Estienne (1557 : 17 ; 1569 : 20).

3.2.3.6. L'espèce⁶⁸

Chez plusieurs grammairiens français du XVI^e siècle on trouve la distinction, relevant de l'espèce (*species*), entre noms primitifs et noms dérivatifs : Meigret (1550 : 21r° = éd. Hausmann, 1980 : 23), Estienne (1557 : 14-15 ; 1569 : 17), Ramus (1562 : 40 ; 1572 : 57 ; 1587 : 59), Bosquet (1586 : 56)⁶⁹ et Serreius (1606 : 31)⁷⁰. Chez Palsgrave, la dérivation (*derivation*) est érigée en accident autonome (voir Palsgrave, 1530 : XXXIIr° et XXXIIIv°).

Comme on le verra ci-dessous, Meigret (1550 : 21r°-33v° = éd. Hausmann, 1980 : 23-37) offre un traitement approfondi de « l'espèce » des noms : dépassant la distinction entre espèce primitive et

⁶⁴ On ne trouve rien à ce propos dans Serreius (1598).

⁶⁵ Voir aussi note 48, *supra*.

⁶⁶ Bosquet définit la figure comme « vne discretion, de diction simple, & composée, comme aigre-doux, belle-rebelle, bien-fait, douce-amere, douce-fiere, humble-fiere, pied-viste, Re-publique » (Bosquet, 1586 : 59 ; le tiret sert à attirer l'attention sur les deux composantes lexicales).

⁶⁷ Il s'agit de distinctions comme : composé de deux mots entiers ; d'un mot entier et d'un mot corrompu, etc. En ce qui concerne la typologie des composés chez Meigret, voir *infra*, section 4.

⁶⁸ Voir aussi note 46, *supra*.

⁶⁹ Bosquet définit l'opposition dans les termes suivants : « Qu'est-ce d'espece-primitiue ? Vne diction, quy ne prent sa source, ou origine d'autre, comme -argent. Qu'est-ce que -deriuatiue ? C'est vne diction, quy au contraire prend origine d'autre, comme -argenté » (Bosquet, 1586 : 56).

⁷⁰ Voir note 47, *supra*.

espèce dérivative, l'auteur distingue de nombreuses espèces, en s'appuyant sur des critères formels et sémantiques (voir *infra*, section 4.).

Rappelons que Dubois / Sylvius (1531 : 98) énumère différents types de noms (à côté de la bipartition fondamentale entre noms propres et noms appellatifs), sans qu'il soit question chez lui d'un classement à partir de critères.

C'est à l'accident de l'espèce que Pillot (1561 : 50-51 ; 1563 : 21r^o-v^o) rattache les phénomènes de diminution et de dérivation.

3.2.3.7. La comparaison

Au XVI^e siècle, la comparaison est généralement considérée comme un accident du nom⁷¹. En fait, seuls les adjectifs qualificatifs reçoivent les marques des degrés de comparaison, comme l'ont judicieusement relevé Palsgrave (1530 : XXXIIIr^o), Estienne (1557 : 15 ; 1569 : 17), Garnier (1558 : 12 ; 1591 : 9) et Du Vivier (1566 : 8v^o-9v^o). Les degrés distingués sont le positif, le comparatif et le superlatif. La plupart des grammairiens signalent que les formations synthétiques du latin ont été remplacées, sauf quelques exceptions, par des constructions analytiques⁷². La forme du superlatif donnée par Palsgrave (1530 : XXXIIIr^o) et Meigret (1550 : 28v^o = éd. Hausmann, 1980 : 31) est le superlatif absolu (*très* + adjectif). Les autres grammairiens ne donnent que la forme du superlatif relatif (*le / la / les plus* + adjectif)⁷³ ; Meigret considère cette forme comme une sorte de « comparatif » (voir *infra*, section 4.).

3.2.3.8. Accidents relevés sporadiquement

C'est surtout, et même presque exclusivement chez Palsgrave qu'on peut relever quelques accidents qui sortent de la gamme habituelle. L'auteur de la première grammaire imprimée du français mentionne en effet comme accidents : (a) la personne⁷⁴ (Palsgrave, 1530 : XXXIIr^o), (b) la concordance des adjectifs avec les substantifs (Palsgrave, 1530 : XXXIIv^o- XXXIIIr^o), et (c) l'ordre respectif des substantifs et des adjectifs (Palsgrave, 1530 : XXXIIIv^o). Seul ce dernier accident est traité encore chez un autre grammairien, à savoir Pillot (1550 : 13v^o ; 1555 : 13v^o ; 1558 : 46 [numérotation erronée : 44] ; 1561 : 49 ; 1563 : 21r^o).

3.2.3.9. Une subtilité : la diminution

La diminution n'est pas considérée comme un accident autonome, mais plusieurs grammairiens en traitent, soit en rapport avec l'accident de la comparaison, soit en rapport avec l'accident de l'espèce, et cela en référence aux noms propres, aux noms appellatifs et aux adjectifs : c'est le cas de Dubois / Sylvius (1531 : 102), Meigret (1550 : 29r^o = éd. Hausmann, 1980 : 32), Estienne (1557 : 15 ; 1569 : 17-18)⁷⁵, Ramus (1572 : 68-70 ; 1587 : 79-81), Cauchie / Caucius (1586 : 24v^o-26v^o), Bosquet (1586 : 55) et Serreius (1606 : 31-32)⁷⁶.

Dans les trois **tableaux de l'Appendice** (cf. *infra*), nous avons résumé les prises de position des grammairiens étudiés ici dans leur approche du nom et de ses accidents.

⁷¹ Pour une analyse de l'accident de la comparaison dans les grammaires françaises de la Renaissance, cf. Fournier (à paraître). L'accident de la comparaison subsume des rapports plus complexes que ceux qui sont subsumés par l'accident de la *comparatio* dans la grammaire latine : à la tripartition formelle du latin correspond une quadripartition formelle en français (*savant, plus savant, le plus savant, très savant*). De plus, la présence de l'élément comparatif *plus* dans deux structures de la langue vernaculaire rend la correspondance ambiguë : *le plus* + adjectif exprime une comparaison (et contient un terme comparatif, à savoir *plus*), mais le syntagme exprime un degré « supérieur » à l'égard de *plus savant*. Sur la *comparatio* (ou *collatio/conlatio*) chez les grammairiens latins, cf. Lenoble, Swiggers, Wouters (2001 : 287-288).

⁷² Signalons que Cauchie / Caucius (1586 : 23r^o), Bosquet (1586 : 43-46) et Serreius (1606 : 32) mentionnent des superlatifs en *-issime*. Dans Serreius (1598), ces formes ne sont pas mentionnées.

⁷³ Ramus (1562 : 83 ; 1572 : 137 ; 1587 : 149) appelle cette forme « *superlatif absolut* ».

⁷⁴ C'est-à-dire que tout substantif est de la *troisième* personne (singulier ou pluriel).

⁷⁵ Chez Estienne, le traitement du « diminutif » semble un prolongement de l'accident de la comparaison, mais on relève un glissement vers un statut plutôt autonome de ce phénomène dérivationnel.

⁷⁶ Dubois / Sylvius (1531 : 104), Cauchie / Caucius (1586 : 26v^o) et Serreius (1606 : 31-32) font observer que la diminution n'est pas possible avec tous les noms et que le sens diminutif est parfois rendu par un adjectif précédant le nom.

4. LE DÉTAIL DU NOM : EXTENSION ET « MULTIPLICATION » DES NOMS CHEZ MEIGRET

Le *Tretté de la grammere françoëze*⁷⁷ de Louis Meigret marque le début d'une tradition continue de traitement grammaticographique du français dans la langue même constituant l'objet de la description. Meigret a fourni un cadre de description et a apporté une terminologie pour la description du français, à laquelle se rattacheront directement des grammairiens français comme Robert Estienne et Petrus Ramus / Pierre de la Ramée (cf. Swiggers 1997b). Robert Estienne, par exemple, modifiera sa terminologie en 1557 par rapport à celle qu'il avait utilisée dans ses écrits avant 1550 : c'est là un indice de l'influence de Meigret, auteur de la première⁷⁸ codification imprimée du métalangage grammatical français.

Meigret a voulu décrire la langue selon la complexité croissante de ses structures, en allant des « voix » et de leurs notations écrites (les « lettres ») à la construction d'un « langage entendible » (*Tretté*, Aux Lecteurs, § 12). Programme considérable et exigeant ! Meigret est conscient de ses limites :

Ne pensez pas toutefois que j'aie une estime si outrecuidée de la suffisance de mon entendement et de ma diligence que je ne tienne mon œuvre plutôt ébauchement qu'œuvre parfaite : combien que j'espère qu'elle ne sera pas trouvée si lourdement ébauchée qu'il ne soit bien aisé à tout autre, l'entretenant par ci-après, lui donner à peu de travail entière polissure (*Tretté*, Aux Lecteurs, § 12).

La structure de l'ouvrage est nette : après une considération sur le rôle éthique et social de la langue et sur l'arbitraire différentiel des langues⁷⁹, Meigret analyse les voyelles et les consonnes du français, et leurs combinaisons en syllabes. C'est à la fin du premier livre que Meigret définit le langage comme « un bâtiment de vocables ou paroles ordonnées de sorte qu'elles rendent un sens convenable et parfait » (*Tretté*, I, chap. VI, § 1), se rangeant ainsi dans la lignée des grammairiens anciens⁸⁰. La notion de « bâtiment » implique la présence d'unités constitutives et aussi d'un ordre (et de principes) de construction. Meigret se borne essentiellement à décrire les unités constitutives, qu'il range en huit parties du discours, conformément au traitement des grammairiens latins. Il fait précéder toutefois son analyse des parties du discours d'un chapitre consacré aux articles dans lequel il décrit les emplois des articles définis, en notant judicieusement que la forme *de* doit être rangée sous les prépositions (à côté de *du* et *des*, ainsi que de la série parallèle à, *au* et *aux*). Quant à l'ordre de construction, c'est-à-dire (le noyau de) la syntaxe, Meigret n'en parle que « par rencontres »⁸¹ ; dans le dernier chapitre, consacré aux « points de soupir, de semi-pause, point final et parenthèse », il aborde la « syntaxe » ou la « construction ».

Le deuxième livre du *Tretté de la grammere françoëze* est consacré au nom ; il contient huit chapitres : « Des noms », « Du comparatif », « Du superlatif », « Des diminutifs », « Des dénominatifs », « Des genres des noms », « Du nombre des noms » et « De la figure des noms ». De ces huit chapitres, quatre concernent les accidents (l'espèce, le genre, le nombre, la figure : I, VI, VII, VIII), deux la dérivation (c'est-à-dire certains types de noms dérivés : IV, V) et deux autres les adjectifs (II, III).

Le nom, en tant que partie du discours⁸², est définie par sa capacité sémantico-référentielle : il

⁷⁷ Vu que dans cette section nous proposons une lecture suivie et serrée du traitement du nom chez Meigret, nous avons préféré renvoyer au texte à l'aide du titre abrégé (*Tretté*) et de la numérotation des paragraphes introduite dans l'édition de Hausmann (1980). Ceci devrait faciliter le travail du lecteur qui s'intéresse à la structuration du texte de Meigret.

⁷⁸ Livet (1859 : 76) avait appelé Meigret « le père de la grammaire française » ; Brunot (1906 : 145) l'appelle le « fondateur de la grammaire à la française ». [Sur la contribution grammaticale de Meigret, voir Hausmann \(1980\).](#)

⁷⁹ « Comme il soit certain que pour la commune nécessité de la vie et conservation des hommes en une paix, union et accord perdurables, la connaissance de raison et d'un devoir en l'observance d'une justice et égalité mutuelle soit principalement nécessaire et commode, nature ne nous a point avantagés d'un moyen plus aisé que de la parole, pour par une plus facile doctrine y parvenir. Et combien que pour la diversité des régions et diverse fantaisie des nations les paroles et langages soient divers, si est-il toutefois certain que tous sont forgés d'un même merrain de simples voix que nous appelons voyelles et consonantes » (*Tretté*, I, chap. I, §§ 1-2).

⁸⁰ Meigret se rattache ici au concept de *oratio perfecta* de Priscien, le grammairien latin auquel il est particulièrement redevable (cf. Colombat, à paraître). Cf. *supra*, 3.2.1.

⁸¹ « Car je ne poursuis pas la construction des parties du langage, sinon par rencontres » (*Tretté*, IV, chap. III, § 22).

⁸² Meigret, conscient de l'emploi métalinguistique du terme *nom*, note que « toutes paroles et vocables » peuvent être

signifie la « propre ou commune qualité de toutes choses » (*Tretté*, II, chap. I, § 1)⁸³. Meigret lui attribue quatre accidents (espèce, genre, nombre et figure), rejetant le cas :

au regard des cazes, la langue française ne les connaît point : parce que les noms français ne changent point leur fin. Parquoi, à l'imitation des Hébreux, ils leur ajoutent des prépositions, selon que la propriété du verbe qui les gouverne le requiert à cause de sa signification pour rendre le sens parfait (*Tretté*, II, chap. I, § 2)⁸⁴.

Il y a deux *espèces* de noms⁸⁵ pour Meigret : les primitifs, comme *Rome*, *Paris*, *Lyon*, et les dérivatifs, comme *Romain*, *Parisien*, *Lyonnais*. Cette distinction (cf. note 46), noétique et référentielle (le primitif étant ce qui est premier dans l'ordre conceptuel et l'ordre ontique), est rendue « manifeste » par un indice morphologique (la présence d'un morphème dérivationnel). La notion d'*espèce* telle que Meigret l'utilise ici concerne un principe de constitution des unités langagières.

Il est quelque peu malheureux que Meigret utilise ensuite le même terme d'*espèce* pour désigner les types de noms⁸⁶, d'après leur contenu spécifique. Ces types (ou « espèces ») de noms sont différents dans le cas des noms propres, des noms communs et des adjectifs. Pour les noms propres, Meigret reprend la distinction que faisaient les Latins entre *pronomen*, *nomen*, *cognomen* et *agnomen*, mais il observe que les Français n'utilisent en général que le *nom* (= notre prénom) et le *surnom* (le *cognomen* des Latins, ce qui se rapproche de nos noms de famille), qui est « le nom commun à toute la race » (*Tretté*, II, chap. I, § 4)⁸⁷. Quant à l'*agnomen* latin, Meigret traduit le terme par *sobriquet*, et il en relève le double fonctionnement, autonome et en apposition (*Fierabras* ou *Tourneboeuf* ; *Philippe le Hardi* ou *Jean le Balafre*)⁸⁸. Meigret adopte, dans ce chapitre, une vue « nomenclaturiste » sur le langage (les mots que nous utilisons sont des noms pour des objets), et c'est ce qui l'amène à une réflexion sur deux caractéristiques importantes du langage : d'une part, l'extension applicative de désignations, qui semble être socialement restreinte (le mot *Jésus* signifie « sauveur », mais de quelqu'un qui m'a sauvé la vie, dit Meigret, « je n'oserais dire qu'il a été mon Jésus ») – restriction sociolectale imposée à l'emploi trop libre de l'antonomase⁸⁹ –, et, d'autre part, la différence entre l'emploi désignatif et l'emploi caractérisant d'expressions (le second devant correspondre à certaines conditions nécessaires et suffisantes d'application).

Car combien que je voie une assemblée d'hommes, entre lesquels l'un ait le nom de *Boivin*, l'autre de *Boileau*, je ne discernerai pas ceux qui portent tels noms : parce qu'il advient bien souvent que les propres ne se donnent pas selon quelque notable qualité de la personne : mais au plaisir de celui qui a autorité de lui bailler le nom. Et pour tant nous nous enquérons du nom de chacune personne qui lui est propre, ayant plus égard à la voix qu'à sa commune signification, d'une opinion que le nom est baillé tel pour tant seulement dénoter la personne, tout ainsi que le mot du guet, quelque signification qu'il ait, n'est baillé que pour marque à ceux qui sont au guet, sans avoir égard à ce qu'il signifie (*Tretté*, II, chap. I, § 6)⁹⁰.

appelés « noms » (*Tretté*, II, chap. I, § 1).

⁸³ Cette définition est nuancée dans *Tretté*, II, chap. I, § 7, où Meigret affirme que les noms appellatifs signifient « tout un genre ou espèce de substance, qualité ou quantité ».

⁸⁴ Ce passage de Meigret fait écho à une observation de Dubois / Sylvius (1531 : 96).

⁸⁵ Meigret donne uniquement des exemples de noms propres, mais sa distinction en deux espèces vaut aussi pour les appellatifs (par ex. *terre-terrestre*). Les noms primitifs englobent des noms propres, des noms communs et des adjectifs (par ex. *noir* ; dérivatif : *noirâtre*).

⁸⁶ Chez Donat les types de noms sont traités sous l'accident du *genus* ; cf. *supra*, note 34 et cf. note 37, à propos de la classification de Dubois / Sylvius.

⁸⁷ Meigret fait remarquer que le *surnom* peut avoir de multiples motivations et origines : « Quelquefois aussi nous usurpons quasi comme pour une grande gloire les noms des seigneuries, métairies, moulins, buissons, montagnes, vallées, prés, haies, chaussées : finalement, il semble que le Français fait si peu de compte de porter le surnom de sa race qu'en le délaissant, il s'usurpe le nom de ses possessions et seigneuries : et en défaut d'elles, il s'en forge sur des buissons, haies, loupes et renards : comme *Lovetière*, *Renardière*, *Bruyère*. Il est vrai que quelquefois elles sont noms de seigneuries au plaisir de ceux qui les ont voulu ainsi appeler » (*Tretté*, II, chap. I, § 4). Meigret signale aussi que dans la conscience linguistique des locuteurs, la motivation d'un surnom peut devenir opaque (*Tretté*, II, chap. I, § 6).

⁸⁸ *Tretté*, II, chap. I, § 5.

⁸⁹ *Tretté*, II, chap. I, § 6. L'observation est intéressante, parce qu'elle touche à un problème essentiel de la transposition de désignations linguistiques : l'appellativisation de noms propres (eux-mêmes remontant diachroniquement à des appellatifs) en rapport avec l'application disjonctive de certaines caractéristiques du référent prototypique.

⁹⁰ Plus loin, Meigret explicite cette idée : « Et combien qu'un même nom propre soit baillé à plusieurs, je n'en aurai pas toutefois la connaissance par un entendement d'une commune substance, qualité ou quantité : tellement que deux personnes

Les noms appellatifs sont divisés de façon hétérogène : Meigret confond types sémantiques, types morphosémantiques et types morphosyntaxiques (comme cela était déjà le cas chez les grammairiens grecs)⁹¹. Il s'ensuit qu'on trouve chez lui, parmi les espèces, d'une part, les termes synonymes et les termes homonymes (distinction qu'avait faite Aristote dans ses *Catégories*), mais, d'autre part, aussi les adjectifs de blâme ou de louange, ou ceux exprimant le moyen ou l'accident. S'y ajoutent les espèces suivantes : les réciproques (*père* et *fils*), les consécutifs (*nuit* et *jour*), les nationaux (*Français*), les collectifs (*peuple*), les contrefaits, c'est-à-dire inventés « sur la propriété des sons »⁹² (*cocu*), les généraux (*arbre*), les spéciaux (*poirier*), les ordinaux (*premier*), les numéraux (*un*), les absolus (*Dieu*), les temporels (*mois*), les locaux (*lointains*). Meigret note l'absence de noms patronymiques en français⁹³, et le statut peu net de dérivatifs possessifs.

Or, quant aux dérivatifs qui proprement signifient possession, les Français n'en ont guère parce que nous les vidons presque tous avec *de*, *du*, *des* et le nom du possédant : comme *c'est l'épée de Pierre*, *du Connétable*, *les piques des aventuriers*, *la maison du Chancelier*, *de la Reine*, *des chevaliers* : pour lesquels nous n'avons pas souvent des dérivés possessifs. Il est vrai que nous disons bien *la maison royale*. Les noms, aussi, nationaux, peuvent être possessifs, comme *le pays lyonnais*, qui appartient aux Lyonnais, *le pays champenois*, qui appartient aux Champenois (*Tretté*, II, chap. I, § 24)⁹⁴.

Meigret discute la formation des dérivatifs dans plusieurs paragraphes⁹⁵, moins pour fournir des « règles nécessaires », que pour montrer la diversité des procédés (dérivations en *-que*, *-cien*, *-eux*, *-ien*, *-ée*, *-aire*, *-eur*, *-eux*, *-al*, etc.) et la diversité des (effets de) sens. À travers ces énumérations de procédés dérivatifs transparait le souci de préserver la pureté de la langue française : tout emprunt, toute dérivation requiert une intégration à la langue française et le respect de la « naïve grâce » de celle-ci.

Il faut, de vrai, faire des vocables que nous empruntons, tout ainsi que d'un étranger que nous voudrions faire recevoir entre les Français pour un de leur nation : auquel on ne saurait mieux faire que de l'accoutrer à la française avec quelques gestes et contenance et finalement le langage : car lors il sera reçu pour un Français naturel et natif de France. Si aussi nous savons bien déguiser un vocable latin ou d'autre langue, lui donnant la forme et terminaison commune à autres tels et semblables, il sera tenu pour français : de sorte qu'étant la grâce observée, l'oreille des écoutants ne désirera plus que l'intelligence. Voilà pourquoi aujourd'hui on fait infinis emprunts des autres langues, qui sont mal reçus : même de ceux qui les entendent, par faute de leur donner une naïve grâce française (*Tretté*, II, chap. I, § 28).

Les deux chapitres suivants (*Tretté*, II, chap. II et III) sont consacrés à une caractéristique des noms adjectifs : leur degré de comparaison⁹⁶. Le comparatif exprime une augmentation ou une diminution. Il

ne seront pas appelées du nom de *Pierre* par une conception que ce mot dénote quelque communion de substance ou qualité entre eux : ou que quelqu'un, connaissant l'un par son nom, puisse aussi reconnaître l'autre sous un même nom. Ce que de même n'advient pas des communs et appellatifs : car sous l'appellation d'*homme* je comprends tous hommes qui ont été, sont et seront : parce que je comprends toute l'espèce sous ce nom » (*Tretté*, II, chap. I, § 8). Sans doute, Meigret s'est-il inspiré à ce propos de certaines remarques formulées dans le manuel *Jacobi Fabri Stapulensis artificiales nonnullae introductiones per Judocum Clichtoveum in usum diligenter collecte* (Paris, 1520).

⁹¹ Mais à la différence de ceux-là, Meigret rejette la désignation d'objets corporels ou d'objets incorporels en tant qu'espèces des noms (*Tretté*, II, chap. I, § 9).

⁹² *Tretté*, II, chap. I, § 15.

⁹³ « Au regard des patronymiques dont Priscien parle subséquemment, les Français n'en usent point : ni n'en forment en cette signification. Il est vrai que nous formons bien des noms propres les adjectifs de secte : comme de *Mahumet*, *mahumétiste*, d'*Aristote*, *aristotélique* : et quelquefois des noms appellatifs : comme de *connétable*, *amiral*, *connétabliste*, *amiraliste* : c'est-à-dire qui tiennent leur parti. Au reste, ils ne peuvent signifier les enfants de leur primitif, quoiqu'ils soient noms propres. Car nous n'appellerons pas le fils de *Mahumet*, *mahumétiste*, ni le fils d'*Arrius*, *arrien* » (*Tretté*, II, chap. I, § 23).

⁹⁴ La liste des types sémantiques n'est pas (comme on pouvait s'y attendre) close : Meigret observe qu'il y a encore des noms qui signifient une qualité acquise, la matière constitutive, les affections procurées (*joyeux*), un rapport avec les arts et les sciences (*grammairien*), ou avec des autorités et des offices (*conseiller*, *armurier*) ; voir *Tretté*, II, chap. I, § 25.

⁹⁵ *Tretté*, II, chap. I, §§ 27-37.

⁹⁶ Meigret a bien vu que tout terme substantif, dès qu'il se prête à l'incidence d'une qualification comparative, acquiert le statut d'un nom adjectif (signifiant la qualité) : « Et combien que les Français disent bien qu'un homme soit plus homme qu'un autre, il ne s'entend pas toutefois quant à la substance : mais à cause de quelque qualité ou quantité du corps ou de l'âme plus grande en l'un qu'en l'autre : comme s'il est plus membru ou plus hardi ou constant : quasi comme s'il voulait dire que celui qui ne se montre bien avantagé es forces du corps ou de l'âme, ne soit pas digne d'être appelé homme : ou, pour le moins, d'être tenu tel que celui qui a plus grande perfection. Parquoi cette comparaison concerne les qualités sous

se construit en général avec *plus* ou *moins*, combinés avec le degré positif. Meigret note la présence de quelques adverbes comparatifs et de quelques adjectifs comparatifs non analytiques (comme *plus*, *moins*, *mieux*, *pire*, *moindre*, *meilleur*), dont certains ont des emplois spécialisés (*mineur*, *majeur*). Meigret distingue deux sortes de comparaison : celle qui est du type *le plus* + adjectif + *des / entre les* + substantif (*le lion est la plus cruelle des bêtes*)⁹⁷ et celle qui se forme par *plus* + adjectif + *que* (*le lion est plus fort que le boeuf*). Par superlatif, Meigret entend donc le superlatif absolu : celui qui se forme avec *très* + adjectif⁹⁸. Cette forme signifie « l'excellence du positif », ce qui est autre chose que la supériorité comparative⁹⁹ :

Et combien que le comparatif semble avoir plus grande véhémence et faire l'office du superlatif, et que nous puissions dire que Pierre soit le plus grand d'entre les Français : sa grandeur (peut-être) ne sera pas telle que nous l'osions dire être très grand homme : car le superlatif par *très* signifie l'excellence de son positif, sans qu'il soit besoin de le parangonner à autre (*Tretté*, II, chap. III, § 2).

Les chapitres IV et V du livre sur les noms sont consacrés aux noms *dérivatifs*¹⁰⁰, et plus particulièrement aux diminutifs et aux dénominatifs. Les diminutifs sont tirés de noms propres, de noms appellatifs substantifs ou adjectifs (*Jacquelot* ; *livret* ; *bellette*). Meigret en examine la formation (*formaison*) (en *-ot*, *-et*, *-on*, *-aut*), qui est soumise à des contraintes de norme :

Il en est finalement innumérables dont la formation ne se peut réduire à quelque certaine règle : avec ce qu'ils ne se peuvent pas tirer à notre bon vouloir : car combien que *verdelet* soit reçu de *vert*¹⁰¹, nous ne dirons pas pourtant *persellet* de *pers* ; ni de *tanné*, *tannelet*, qu'on ne les trouvât rudes pour le commencement (*Tretté*, II, chap. IV, § 3).

Les dénominatifs (qui, contrairement aux diminutifs, n'ont pas de sens spécifique) sont tirés d'un nom, d'un adjectif, d'un verbe, d'un participe ou d'un adverbe (*coursier* ; *tristesse* ; *batteur* ; *indigence* ; *extérieur*) : ces noms (substantifs et / ou adjectifs) ont « infinies formes et significations », comme le note Meigret (*Tretté*, II, chap. V, § 1). L'auteur énumère¹⁰² une vingtaine de morphèmes dérivationnels et fait observer que beaucoup de noms dénominatifs ne sont pas des dérivés internes en français, mais sont des emprunts au latin (*Tretté*, II, chap. V, § 34).

Après ces chapitres sur les degrés de comparaison des adjectifs et sur les deux types de dérivatifs, qui achèvent la discussion sur l'espèce du nom, Meigret aborde les autres accidents du nom : le genre (cf. 3.2.3.1.), le nombre (cf. 3.2.3.2.) et la figure (cf. 3.2.3.5.).

Le *genre* des noms (*Tretté*, II, chap. VI) a sa motivation fondamentale dans la réalité : la distinction entre les sexes. Le français possède les « deux genres simples », le masculin et le féminin, et ne connaît pas le neutre (*Tretté*, II, chap. VI, § 1). Meigret observe que certains noms (substantifs)¹⁰³ ont un double genre (par ex. *amour*), ou un seul genre pouvant renvoyer à un référent masculin ou féminin (par ex. *lièvre*, *perdrix*, *alouette*).

La *figure* des noms (*Tretté*, II, chap. VIII) est soit simple (*homme*) soit composée (*malheur*). À l'instar des grammairiens grecs et latins, Meigret distingue quatre sortes de noms composés : ceux formés de noms entiers (*malheur* : *mal* + *heur*), ceux formés de deux noms corrompus (*bénévole*), ceux formés d'un entier et d'un corrompu (*ennemi* : « *en* est entier et *emi* corrompu »), et ceux formés

terme de nom de substance » (*Tretté*, II, chap. II, § 7).

⁹⁷ Sur l'interprétation de ce tour comme un comparatif, voir Bretinger (1867 : 14).

⁹⁸ Meigret ne cache pas sa répugnance à l'égard des formations italianisantes : « Au regard de la nouvelle invention des superlatifs latins en *ssime* : comme *illustrissime*, *Reverendissime*, *Invictissime*, que nous pouvons appeler superlatifs titulaires, l'usage de la langue française ne les peut goûter : et encore moins digérer. Parquoi je les laisserai à ceux qui font les hommes dieux de papier et d'encre, quasi comme par lettre de banque : donnant aux hommes je ne sais quelle façon d'excellence de titres de vertus, que nous ne les saurions dire plus grands de Dieu » (*Tretté*, II, chap. III, § 3).

⁹⁹ La position de Meigret est, sémantiquement, originale et, formellement, plutôt traditionnelle : l'auteur oppose *le plus* + adjectif à *très* + adjectif, parce que le premier tour implique le fait de « parangonner », alors que le second est un tour « absolu ». L'analyse des formes en elles-mêmes aboutit à reconnaître dans *le plus* un comparatif (étymologique), à savoir PLUS, alors que *très* (< TRANS) exprime le dépassement ou l'excellence.

¹⁰⁰ Pour une comparaison du traitement des dérivatifs chez Palsgrave et chez Meigret, voir Neumann (1959 : 188-189).

¹⁰¹ À notre avis, Meigret pense ici à la forme sous-jacente du morphème avec consonne sonore (voir *verdir*, *verdeur*...). Il s'agit là de sa part d'une intuition « morphophonologique » originale.

¹⁰² Voir *Tretté*, II, chap. V, §§ 2-38. À l'intérieur de ces paragraphes on trouve parfois des observations intéressantes (par ex. à propos de la forme de base *grant*, et non *grand*, au masculin singulier : *Tretté*, II, chap. V, § 24).

¹⁰³ Meigret ne considère pas les adjectifs comme ayant un genre virtuel ; il leur attribue un masculin et un féminin, et note que certains adjectifs sont indifférenciés (par ex. *possible*) ; voir *Tretté*, II, chap. VI, § 1 et § 9.

d'un corrompu et d'un entier (*aucun*).

Entre les chapitres sur le genre et sur la figure s'insère le chapitre VII, consacré au *nombre* des noms. Le nombre est la marque de la quantité extensive : l'unité ou sa multiplication. En français, il faut distinguer deux nombres : le singulier et le pluriel¹⁰⁴. Meigret y voit en plus une opposition de référence fixe vs référence floue :

Or est le nombre singulier déterminé et celui du pluriel incertain : car quand je dis *l'homme vit*, il suffit pour le vérifier qu'un seul homme vive : et si je dis *les hommes vivent*, il est nécessaire qu'il y ait pluralité : à tout le moins de deux qui vivent pour sa vérification (*Tretté*, II, chap. VII, § 2).

La formation du pluriel est étudiée au plan graphique et au plan phonétique (*Tretté*, II, chap. VII, §§ 4 à 9), et Meigret y ajoute une remarque intéressante, à propos du statut des noms collectifs, comme *armée* et *assemblée*. Ceux-ci ne peuvent être prédicats d'un énoncé à verbe copule où le sujet serait un « participant » de l'ensemble, contrairement à des noms qui désignent des classes (par intension)¹⁰⁵.

Le reste du chapitre (*Tretté*, II, chap. VII, §§ 10 à 41) est occupé par une discussion des noms numériques. C'est dans cette partie qu'il introduit des distinctions et une terminologie grammaticale très originales. En effet, Meigret distingue cinq espèces de numéraux : les numéraux propres (*un, deux*)¹⁰⁶, les ordinaux (*premier, second*)¹⁰⁷, les « proportionnaux », les numéraux de dignités et d'offices (*quartenier, centenier*)¹⁰⁸ et les noms collectifs de nombre (*dizaine, douzaine, vingtaine*)¹⁰⁹. Il y ajoute encore les formes qui permettent d'interroger sur la quantité (*quant, combien, quantième*). La section la plus intéressante concerne les noms « proportionnaux »¹¹⁰ (*Tretté*, II, chap. VII, §§ 30 à 35), que Meigret appelle aussi « référés », parce qu'ils « ont une relation à quelque autre nombre ». Cette section s'inspire de la nomenclature (latine) pour les proportions arithmétiques telle qu'elle se rencontre dans le *De institutione arithmetica* de Boèce. Meigret a élaboré sur ce point une terminologie française (ou francisée), qui sera en partie reprise par Jean Trenchant dans son *Arithmétique* (Lyon, 1558)¹¹¹. Meigret distingue trois types de numéraux proportionnaux.

(a) En premier lieu, il y a les numéraux *renombrants*, qui constituent des multiplications de la variable numérique à laquelle ils renvoient : *double, triple, quadruple, quintuple*, etc.

(b) Ensuite, il y a les numéraux *surpartis*¹¹² (contenant une fois quelque autre nombre et une de ses parties renombrables) ; Meigret utilise ici des noms techniques commençant par *sesqui* (du latin *sesqui* < *semis* + *que* « [l'unité] et la moitié »). La forme *sesqui* est suivie par l'ordinal indiquant la fraction qu'on applique à la variable (la formule générale étant $y = x + \text{fraction indiquée} \times x$) ; on a ainsi *sesquiaux* pour la proportion *surpartie* 3 à 2 ($3 = 2 + 1/2 \times 2$), *sesquitiars* pour 4 à 3 ($4 = 3 + 1/3 \times 3$), *sesquiquart* pour 5 à 4 ($5 = 4 + 1/4 \times 4$), et ainsi de suite¹¹³. Ces proportions *surparties* conservent bien sûr leur nom si on multiplie par le même chiffre les deux membres de la proportion (par exemple pour le *sesquiaux* 6 à 4 ; pour le *sesquitiars* 8 à 4, etc.).

(c) Le troisième type de numéraux proportionnaux est celui des numéraux *surrépartis*¹¹⁴, contenant une fois un autre nombre avec quelques-unes de ses parties renombrables (en commençant à partir de

¹⁰⁴ Meigret signale que les noms propres peuvent avoir un pluriel, et que certains noms appellatifs n'ont pas de pluriel.

¹⁰⁵ Exemple : on peut dire que Jean appartient à l'ensemble des hommes et qu'il est homme, mais on ne peut dire de lui, s'il fait partie de l'assemblée, qu'il est assemblée.

¹⁰⁶ Meigret en analyse les emplois : possibilité de se combiner avec l'article, possibilité d'être multiplié (par ex. *quatre-vingts, six-vingts*), leur statut nominal (ou adnominal), possibilité de se combiner entre eux par addition. Signalons que Meigret utilise (aussi) *septante, huitante* (ou *octante*) et *nonante*. Sur les multiplications de *vingt*, voir *Tretté*, II, chap. VII, §§ 17-21.

¹⁰⁷ Pour les ordinaux *premier, second, tiers, quart* et *quint*, Meigret note comme variantes *unième* (par ex. dans les composés), *deuxième, troisième, quatrième, cinquième* (*Tretté*, II, chap. VII, §§ 26-27).

¹⁰⁸ *Tretté*, II, chap. VII, § 36.

¹⁰⁹ Meigret consacre un paragraphe à la distinction entre *dîme* et *décime*, corrigeant ainsi la grammaire de Dubois / Sylvius (1531 : 100).

¹¹⁰ On regrettera que cette section n'ait pas été étudiée attentivement par Hausmann (1980 : 168). Livet (1859 : 75-76) est incomplet dans l'énumération des types de numéraux proportionnaux.

¹¹¹ Voir Brunot (1906 : 312).

¹¹² Par ce terme Meigret « traduit » le latin *numerus superparticularis*.

¹¹³ Par exemple : *sesquionzième* pour 12 à 11 ; *sesquiquinzième* pour 16 à 15 ; *sesquidixneuvième* pour 20 à 19 ; *sesquivingtième* pour 21 à 20 ; *sesquinonantième* pour 91 à 90 ; *sesquimillième* pour 1001 à 1000, etc.

¹¹⁴ Ce type de numéraux est désigné en latin par le terme *numerus superpartiens*.

la proportion 5 à 3). La proportion 5 à 3 est appelée un *surréparti de deux sur trois*¹¹⁵ ($5 = 3 + 2 \times 3/3$) ; la proportion 7 à 5 est appelée *surréparti de deux sur cinq* ($7 = 5 + 2 \times 5/5$) ; la proportion 11 à 7 est appelée *surréparti de quatre sur sept* ($11 = 7 + 4 \times 7/7$) ; la proportion 100 à 91 est appelée *surréparti de neuf sur quatre-vingt-et-un* ($100 = 91 + 9 \times 91/91$).

Résumons. Parmi les grammairiens français (et grammairiens de la langue française) du XVI^e siècle, Louis Meigret est celui qui offre le traitement le plus élaboré du nom. L’auteur a étudié le nom non seulement selon une catégorisation formelle, mais aussi d’après une visée sémantique qui ne perd jamais de vue les marquages formels. De plus, Meigret a traité le nom dans toute son extension « nominale », en tant que classe de formes qui « nomment » et par lesquelles on nomme les choses. L’aspect le plus original de son traitement est l’analyse des formes nominales par lesquelles on dénombre : là aussi, la visée du grammairien embrasse la langue et la réalité.

5. CONCLUSION

Dans l’*épistémè* du XVI^e siècle, le nom est omniprésent : instrument de connaissance, moyen de catégorisation, il est vu comme la voie d’accès aux choses. D’où l’investissement idéologique dont il est gonflé : la connaissance d’un grand nombre de noms est une condition essentielle pour exercer du pouvoir et pour jouir de prestige. L’éducation au XVI^e siècle accorde, par conséquent, une place prépondérante aux noms¹¹⁶.

Si le discours lexicographique et encyclopédique « déploie » le champ extensif du nom, le discours grammatical circonscrit l’espace du nom, en le traitant comme une des parties du discours – la première dans l’enfilade. Cet espace est défini par les accidents du nom : accidents formels et sémantiques. Ces derniers sont précisément les traits par lesquels le nom a de fortes attaches avec la réalité : le *genre* (en rapport avec le sexe), le *nombre* (en rapport avec l’unicité ou la multiplicité des êtres), les *types sémantiques* (en rapport avec les différentes sortes d’objets et d’êtres), la distinction entre nom propre et nom appellatif (en corrélation avec l’opposition entre individus ou objets à caractère individuel, d’un côté, et les classes et leurs instances, de l’autre)¹¹⁷.

Pierre SWIGGERS

F.W.O. & KU Leuven (Université de Louvain) & Université de Liège

¹¹⁵ Cinq est ici le *surréparti* et trois le proportionné ; l’ordre de multiplication appliqué au proportionné (divisé par lui-même) est ici de deux.

¹¹⁶ Jean Sturm / Sturmius, dans sa lettre du 26 février 1565 à Heinrich Schirner, avait insisté sur l’importance pédagogique de la maîtrise de la nomenclature, qui est une façon de maîtriser le monde extérieur : « Mais à côté de ces exercices de flexion il te faut t’efforcer sans cesse à leur faire acquérir en grande quantité le vocabulaire des objets usuels qui tombent sous les sens de l’homme. Qu’on ne voie rien dans le corps humain, dans les animaux, qu’il n’y ait rien dans la cuisine, dans le cellier, dans la grange, qu’on n’apporte rien au repas de tous les jours, qu’on n’aperçoive dans les jardins aucune plante, aucun fruit, aucun arbre, qu’on n’emploie rien à l’école, rien dans une bibliothèque, que l’on ne rencontre rien dans les églises, que rien au ciel ne frappe les sens de l’homme journellement, rien que tes élèves ne soient capables de nommer en latin – au moins dans la mesure du possible » (Sed praeter hoc tuum inflectendi officium, illud alterum tibi etiam atque etiam diligenter faciendum est, ut copiam sibi atque facultatem vocabulorum comparent rerum earum omnium, quae in quotidiano versantur usu, quae sensibus hominum sunt explicatae. Nihil videatur in corpore hominis, nihil in pecudibus, nihil sit in culina, in cella vinaria, in cella frumentaria : ad coenam quotidianam nihil adferatur, nihil in hortis conspiciatur herbarum, fruticum, arborum : nihil in scholis sit usurpatum, nihil in bibliotheca, nihil in templis frequentatum : nihil in coelo sensus quotidie hominum moveat, quod pueri tui, quoad eius fieri poterit, non queant Latino nominare nomine). Nous citons cette lettre, qui a été insérée dans les *Classicae epistolae sive scholae Argentinenses restitutae* (première édition en 1565, à Strasbourg, chez Josias Rihel), d’après l’édition moderne et la traduction de Rott (1938) ; traduction anglaise de la lettre à Schirner dans Spitz et Tinsley (1995 : 265-267). Sur la place d’exercices d’apprentissage lexical dans la pédagogie de Sturm / Sturmius, voir Schmidt (1855 : 248-257) et Spitz et Tinsley (1995 : 355 et 412) ; Schmidt (1855 : 255) a mis en évidence l’importance de la mémorisation de *noms* : « [L]e but de Sturm n’était pas de donner aux élèves les *notions* des choses ; ils ne devaient en apprendre que les *noms* latins ; s’il voulait qu’on leur montrât les objets, tels que des fleurs, des minéraux, des produits de l’art, c’était moins pour leur faire connaître ces objets eux-mêmes que pour en imprimer à leur mémoire plus sûrement les noms. Latiniste avant tout, les notions et les idées avaient un moindre prix à ses yeux que la forme dont les avaient revêtues les auteurs classiques ».

¹¹⁷ Je tiens à remercier Adrienne Petit et Adeline Desbois-Ientile (Paris), Marthe Paquant et Philippe Selosse (CELL, Lyon), ainsi que deux relecteurs pour leurs observations et suggestions à propos d’une première version de ce texte.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Sources primaires

- Bosquet, J., 1586, *Elemens, ou institutions de la langue Françoise, propres pour façonner la Jeunesse, à parfaitement, & nayvement entendre, parler, & escrire icelle langue. Ensemble, un Traicté de l'office, des Pointcs, & Accens. Plus une table des termes, esquelz l'S, s'exprime. Le tout reveu, corrigé, augmenté, & mis en meilleur ordre qu'au paravant, par son Auteur premier Jean Bosquet*, Mons, Charles Michel.
- Cauchie / Caucius, A., 1570, *Grammatica Gallica, suis partibus absolutior, quam ullus ante hunc diem ediderit*, Bâle, Samuel Regius. [Édition consultée : 1586.]
- Dubois / Sylvius, J., 1531, *Iacobi Sylvii Ambiani in Linguam Gallicam Isagôge, unà cum eiusdem Grammatica Latino-Gallica, ex Hebraeis, Graecis, & Latinis authoribus*, Paris, Robert Estienne.
- Duret, Cl., 1613, *Thresor de l'histoire des langues de cest univers, contenant les origines, beautés, perfections, decadences, mutations, changemens, conversions et ruines des langues hebraïque, chananéenne...* Cologny, Matth. Berjon pour la Societé Caldoriene.
- Du Vivier, G., 1566, *Grammaire Françoise, touchant la lecture, Declinaisons des Noms & Coniugaisons des Verbes. Le tout mis en François & Allemang, par Gerard du Vivier Gantois, Maistre d'Escole Françoise, en ceste ville de Coloigne, devant les Freres Mineurs*, Cologne, Maternus Cholinus.
- Du Wes, G., 1532, *An Introductory for to lerne to rede, to pronounce, and to speke Frenche trewly. Compyled for the right hygh, excellent, and moste vertuous ladye, the ladye Marye of Englande, doughter to our moste gracious souerayne lorde kynge Henry the eyght*, Londres, Henry Smith.
- Estienne, R., 1549, *Dictionnaire Francoislain, autrement dict Les mots Francois, avec les manieres dyser diceulx, tournez en Latin. Corrigé & augmenté*, Paris, De l'imprimerie de Robert Estienne Imprimeur du Roy.
- Estienne, R., 1557, *Traicte de la grammaire Françoise*, Paris, Robert Estienne. [Édition postérieure citée : 1569.]
- Forest, H., 1555, *Briefue & vtile instruction pour enseigner, & apprendre la Grammaire en peu de temps*, par Hector Forest de Vaison, Lyon, Chez Macé Bonhomme.
- Garnier, J., 1558, *Institutio Gallicae linguae, in usum iuventutis Germanicae. Ad illustrissimos iuniores Principes, Landtgravios Haessiae, conscripta, Authore Ioan. Garnerio*, Genève, Ioannes Crispinus. [Édition postérieure citée : 1591.]
- Ges(s)ner, C., 1555, *Mithridates, De differentiis linguarum tum veterum tum quae hodie apud diversas nationes in toto urbe terrarum in usu sunt*, Zürich, Froschouer.
- Golius, Th., 1579, *Onomasticon Latinogermanicum, in usum scholae Argentoratensis collectum à Theophilo Golio. Cum praefatione Ioan.[ni] Sturmii*, Strasbourg, I. Rihelius.
- Junius, H., 1567, *Nomenclator omnium rerum propria nomina variis linguis explicata indicans*, Anvers, Plantin.
- Lambrecht, J., 1546, *Naembouck Van allen natuerlicken en ongeschuimde vlaemsche woorden ghestelt in ordene by abc en twalsch daer by ghevought tot voorderinghe van der jongheyt in beyde de talen : van nieuws verbeteret ende van veel Vlaemsche woorden grooteliken ghemeerdert. Vocabulaire des naturelz, & non forains motz flamengz, mis en ordre par a b c, avec le françois, pour l'aduanchemēt de la jeunesse des deux langages : de nouveau corrigé & grandement augmenté*, Gand, Henric van den Keere. [Nous citons la deuxième édition de 1562.]
- Meigret, L., 1550, *Le trètté de la grammere françoëze, fet par Louís Meigret Líonoës*, Paris, Chrestien Wechel. [Édition critique citée : 1980, *Le Traité de la grammaire française (1550)*, édité par Franz-Josef Hausmann, Tübingen, G. Narr Verlag.]
- Palsgrave, J., 1530, *Lesclarcissement de la langue francoyse compose par maistre Jehan Palsgrave Angloys natyf de Londres et gradue de Paris*, Londres, Johan Haukyns.
- Pillot, J., 1550, *Gallicae linguae institutio, Latino sermone conscripta, per Ioannem Pillotum Barrensem*, Paris, Étienne Groulleau. [Éditions postérieures citées : 1555 ; 1558 ; 1561.]
- Ramus / de la Ramée, P., 1562, *Gramerę*, Paris, André Wechel.
- Ramus / de la Ramée, P., 1572, *Grammaire de P. De la Ramee, Lecteur du Roy en l'Universite de*

Paris, *A la royne, Mere du Roy*, Paris, André Wechel. [Édition postérieure citée : 1587.]
 Serreius, J., 1598, *Grammatica Gallica, compendiosa, utilis, facilis ac dilucida, in qua omnia fere a variis probatis et bonis authoribus utiliter et scite tradita, perspicua brevitate et ordine bono concinnata sunt : ita ut quae antea variis hinc inde ex libris cum taedio et molestia quarenda erant in hoc unum volumen congesta et redacta sint : et a quovis huius linguae studioso utiliter et fructuose legi ac disci possunt*, Strasbourg, Antonius Bertram. [Édition postérieure citée : 1606.]

Études et rééditions modernes

- Brandon, E. E., 1904, *Robert Estienne et le dictionnaire français au XVI^e siècle*, Paris, Picard.
- Breitinger, H., 1867, *Zur Geschichte der französischen Grammatik (1530–1647)*, Frauenfeld, sans nom d'éditeur.
- Brunot, F., 1906, *Histoire de la langue française des origines à 1900. II. Le seizième siècle*, Paris, A. Colin.
- Chambon, J.-P., Lüdi, G., (éds), 1991, *Discours étymologiques*, Tübingen, Niemeyer.
- Chareille, A., 1997, « Des noms et De la gloire : deux essais de Michel de Montaigne », *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne*, P. Beck (éd.), Tours, Publications de l'Université de Tours, IV, 211-222.
- Chevalier, J.-C., 1968, *Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530–1750)*, Genève, Droz, Publications romanes et françaises, C.
- Colombat, B., 1999, *La grammaire latine en France à la Renaissance et à l'âge classique : théories et pédagogie*, Grenoble, ELLUG.
- Colombat, B., (éd.), 2003, *Jean Pillot : Institution de la langue française (1561)*, Texte original latin. Introduction, traduction et notes, Paris, Champion.
- Colombat, B., à paraître, « Meigret et Priscien », *Polyphonia Romana. Hommages à Frédérique Biville*, A. Garcea, M.-K. Lhommé, D. Vallat (éds), Hildesheim, Olms.
- Colombat, B., Peters, M., 2009, *Conrad Gessner, Mithridate. Mithridates (1555)*, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance, CDLII.
- Colombo-Timelli, M., 1996, *Traductions françaises de l'Ars minor de Donat au Moyen Âge (XIII^e – XV^e siècles)*, Firenze, La Nuova Italia.
- Culière, A., 1987, « La Grammatica Gallica de Jean Serre (1598) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 49, 341-357.
- De Clercq, J., Lioce, N., Swiggers, P., (éds), 2000, *Grammaire et enseignement du français 1500–1700*, Leuven – Paris – Sterling, Peeters.
- Demonet, M.-L., 1992, *Les voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480–1580)*, Paris, Champion.
- Droixhe, D., 1978, *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600–1800). Rationalisme et révolutions positivistes*, Genève, Droz.
- Droixhe, D., 2007, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.
- Dubois, Cl.-G., 1970, *Mythe et langage au seizième siècle*, Bordeaux, Ducros.
- Dubois, Cl.-G., 1985, *L'imaginaire de la Renaissance*, Paris, P.U.F.
- FEW = Wartburg, W. von, 1922-2005, *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Wortschatzes*, Tübingen – Bonn – Heidelberg – Leipzig – Berlin – Bâle – Nancy, Mohr – Klopp – Winter – Teubner – Zbinden – ATILF-C.N.R.S.
- Foucault, M., 1966, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- Fournier, J.-M., Raby, V., 2009, « La sémantique du nom dans les grammaires françaises (XVI^e – XVII^e siècles) : échos des réflexions priscianiennes », *Priscien : transmission et refondation de la grammaire, de l'Antiquité aux Modernes*, M. Baratin, B. Colombat, L. Holtz (éds), Turnhout, Brepols, 613-632.
- Fournier, N., 2013, « Espèce et Figure dans la morphologie nominale chez les grammairiens du français des XVI^e et XVII^e siècles », *Le Français préclassique*, 15, 115-145.
- Fournier, N., à paraître, « Le traitement de la comparaison dans les grammaires du français des XVI^e et XVII^e siècles », *Histoire, Épistémologie, Langage*.

- Goyens, M., Swiggers, P., 1989, « La grammaire française au XVI^e siècle. Bibliographie raisonnée », Swiggers – Van Hoecke (éds), 1989, 157-173.
- Hausmann, Fr.-J., 1980, *Louis Meigret. Humaniste et linguiste*, Tübingen, Narr.
- Hausmann, Fr.-J., (éd.), 1980, *Louis Meigret : Le Traité de la Grammaire française (1550)*, Tübingen, Narr.
- Holtz, L., 1981, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV^e-IX^e siècle) et édition critique*, Paris, CNRS.
- Itkonen, E., 1991, *Universal History of Linguistics*, Amsterdam, Benjamins.
- Jacquelin-Gaudet, A., (éd.), 2005, *Joannes Serreius [Jean Serrier] : Grammaire française (1623)*, Texte latin original présenté, traduit et annoté, Paris, Champion.
- Kühlmann, W., Telle, J., (éds), 1996, *Oswald Crollius : De signaturis internis rerum. Die lateinische editio princeps (1609) und die deutsche Erstübersetzung (1623)*, Stuttgart, Steiner.
- Lallot, J., 1998, *La grammaire de Denys le Thrace*, Traduite et annotée. Deuxième édition, Paris, CNRS.
- Lefranc, A., 1938, *La vie quotidienne au temps de la Renaissance*, Paris, Hachette.
- Lenoble, M., Swiggers, P., Wouters, A., 2001, « Étude comparative des dénominations de catégories grammaticales dans les textes artigraphiques latins de l'Antiquité », *Métalangage et terminologie linguistiques. Actes du colloque international de Grenoble (Université Stendhal – Grenoble III, 14-16 mai 1998)*, B. Colombat, M. Savelli (éds), Leuven – Paris – Sterling, Peeters, 275-291.
- Lenoble, M., Swiggers, P., Wouters, A., 2003, « La structure des *artes grammaticae* latines. L'exemple du pronom », *History of Linguistics 1999. Selected papers from the Eighth International Conference on the History of the Language Sciences, 14-19 September 1999, Fontenay-St. Cloud*, S. Auroux (éd.), Amsterdam, Benjamins, 1-18.
- Livet, Ch.-L., 1859, *La grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle*, Paris, Didier & Durand.
- Matoré, G., 1988, *Le vocabulaire et la société du XVI^e siècle*, Paris, P.U.F.
- Neumann, S.-G., 1959, *Recherches sur le français des XV^e et XVI^e siècles et sur sa codification par les théoriciens de l'époque*, Lund, Gleerup ; Copenhagen, Munksgaard.
- Olender, M., 1989, *Les langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Paris, Gallimard.
- Rigolot, Fr., 1976, « Rhétorique du nom poétique », *Poétiques*, 28, 466-483.
- Rigolot, Fr., 1977, *Poétique et onomastique. L'exemple de la Renaissance*, Genève, Droz.
- Rott, J., 1938, *Jean Sturm : Classicae epistolae sive scholae Argentinenses restitutae*. Traduites et publiées avec une introduction et des notes, Paris, Droz ; Strasbourg, Fides.
- Schad, S., 2007, *A Lexicon of Latin Grammatical Terminology*, Pisa – Roma, Fabrizio Serra.
- Schmidt, Ch., 1855, *La vie et les travaux de Jean Sturm, premier recteur du Gymnase et de l'Académie de Strasbourg*, Strasbourg, Schmidt.
- Secret, Fr., 1964, *Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance*, Paris, Dunod.
- Selosse, Ph., 1996, « À propos de 'nom propre et nomination' », *Le Français moderne*, 64, 207-224.
- Selosse, Ph., 2012, *Compte rendu de Colombat et Peters (2009), Le Français préclassique*, 14, 237-244.
- Spitz, L.W., Tinsley, B.S., 1995, *Johann Sturm on Education, the Reformation and Humanist Learning*, St. Louis, Concordia.
- Städtler, Th., 1988, *Zu den Anfängen der französischen Grammatiksprache. Textausgaben und Wortstudien*, Tübingen, Niemeyer.
- Starnes, D. T., 1963, *Robert Estienne's Influence on Lexicography*, Austin, University of Texas Press.
- Swiggers, P., 1988, « Les premières grammaires des vernaculaires gallo-romans face à la tradition latine : stratégies d'adaptation et de transformation », *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières. Actes du Colloque de Chantilly 2-4 septembre 1987*, I. Rosier (éd.), Paris, Société pour l'Information grammaticale, 259-269.
- Swiggers, P., 1989, « Les grammaires françaises (1562, 1572) de Ramus : vers une méthode descriptive », Swiggers et Van Hoecke (éds), 1989, 116-135.
- Swiggers, P., 1995, « Forme et sens dans les études étymologiques : une analyse transversale des 'conversions' d'une discipline », *Quaderni di semantica*, 16, 211-242.
- Swiggers, P., 1997a, *Histoire de la pensée linguistique. Analyse du langage et réflexion linguistique*

- dans la culture occidentale, de l'Antiquité au XIX^e siècle, Paris, P.U.F.
- Swiggers, P., 1997b, « Le *Treſté de la grammeſe francoſe* (1550) de Louis Meigret : la description et la terminologie du nom », *Kunst und Kommunikation. Betrachtungen zum Medium Sprache in der Romania. Festschrift zum 60. Geburtstag von Richard Baum*, M. Lieber, W. Hirdt (éds), Tübingen, Stauffenburg, 311-325.
- Swiggers, P., 1997c, « Terminologie et systématique de l'article chez les grammairiens français du seizième siècle », *Mélanges de lexicographie et de linguistique françaises et romanes dédiés à la mémoire de Manfred Höfler*, M. Bierbach, B. von Gemmingen, W. Rettig, G. Roques (éds), Strasbourg – Nancy, Klincksieck – InaLF, 409-425.
- Swiggers, P., 1999, « Systématique et terminologie de la description du participe dans la grammaire française préclassique », *Le français préclassique*, 6, 13-37.
- Swiggers, P., 2000a, « Terminologie et description grammaticales dans les *Elemens ou Institutions de la langue Françoisse* de Jean Bosquet (1586) », *Travaux de Linguistique et de Philologie*, 38, 253-273.
- Swiggers, P., 2000b, « Les débuts de la grammaticographie française à Strasbourg : la *Grammatica Gallica* de Jo(h)annes Serreius », De Clercq, Lioce et Swiggers (éds), 2000, 425-459.
- Swiggers, P., 2001, « La terminologie de la description du pronom dans la grammaire française du seizième siècle », *Métalangage et terminologie linguistiques. Actes du colloque international de Grenoble (Université Stendhal – Grenoble III, 14–16 mai 1998)*, B. Colombat, M. Savelli (éds), Leuven – Paris – Sterling, Peeters, 395-412.
- Swiggers, P., 2005, « Le *Naembouck* (1546/1562) de Joos Lambrecht : Analyse métalexicographique du plus ancien dictionnaire flamand-français », *Cahiers de Lexicologie*, 91/2, 209-222.
- Swiggers, P., 2006, « L'analyse du verbe dans la grammaire française préclassique, 1530–1575 », *Le français préclassique*, 9, 37-83.
- Swiggers, P., 2008a, « *La briefue & vtile instruction* (1552) de Hector Forest : concepts et terminologie de la grammaire », *Le Français préclassique*, 11, 117-134.
- Swiggers, P., 2008b, « L'adverbe dans la grammaticographie française du XVI^e siècle : Définition, (sous-) classification et terminologie », *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*, 18, 59-100.
- Swiggers, P., 2013, « Le verbe dans le *Traicte de la grammaire francoise* (1557) de Robert Estienne : Approche classificatoire et terminologique », *Le Français préclassique*, 11, 147-169.
- Swiggers, P., Van Hoecke, W. (éds), 1989, *La langue française au XVI^e siècle : Usage, enseignement et approches descriptives*, Leuven – Paris, Leuven University Press – Peeters.
- Swiggers, P., Wouters, A., 2011, « Grammar: Between *Bildung* and *Erinnerungskultur* », *Ancient Grammar and its Posterior Tradition*, N. Kazansky et al. (éds), Leuven – Paris – Walpole, Peeters, 3-25.
- Swiggers, P., Wouters, A., à paraître, « Onoma/Noun », *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, Leiden, Brill.
- Van Hal, T., 2010, 'Moedertalen en taalmoeders'. *Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Brussel, Koninklijke Vlaamse Academie van België voor Wetenschappen en Kunsten.
- Vaxelaire, J.-L., 2005, *Les noms propres. Une analyse lexicologique et historique*, Paris, Champion.
- Verdeyen, R., (éd.), 1945, *Het Naembouck van 1562. Tweede druk van het Nederlands-Frans Woordenboek van Joos Lambrecht*, Liège – Paris, Droz.
- Wooldridge, T. R., 1977, *Les débuts de la lexicographie française : Estienne, Nicot et le Thresor de la langue françoise (1606)*, Toronto, University of Toronto Press.
- Wooldridge, T. R., 1989, « Les sources des dictionnaires français d'Estienne et de Nicot », Swiggers et Van Hoecke (éds), 1989, 78-99.

APPENDICE¹¹⁸

Tableau n° 1

	Définition	Division
Palsgrave 1530		subst. / adj.
Dubois / Sylvius 1531		[subst. / adj.]
Du Wes 1532		
Meigret 1550	X	subst. / adj. noms propres noms communs
Pillot 1550		subst. / adj.
1555		subst. / adj.
1558		subst. / adj.
1561		subst. / adj.
1563		subst. / adj.
Estienne 1557	X	subst. / adj.
1569	X	noms propres noms communs
Garnier 1558		noms propres noms appellatifs
1591		subst. adj.
Ramus 1562	X	subst. noms communs
1572	X	adj. noms propres
1587	X	
Du Vivier 1566		[subst. / adj.]
Cauchie / Caucius 1586		[subst. / adj.]
Bosquet 1586	X	noms propres noms appellatifs
		subst. adj.
Serreius 1598		[subst. / adj.]
1606		[subst. / adj.]

¹¹⁸ Cet Appendice contient trois tableaux. Dans le premier tableau nous avons rangé les grammaires analysées dans lesquelles on trouve une définition du nom et la division qui y est proposée de la classe du nom. Signalons encore que dans aucune des grammaires on ne trouve des informations explicites à propos de la fonction linguistique des noms. Dans les tableaux 2 et 3 nous avons réparti les données qui concernent les accidents du nom. Les parenthèses (x) indiquent que la reconnaissance de l'accident (ou d'une réalisation particulière d'un accident) n'est pas explicite. Sous 'espèce' (= distinction nom primitif / nom dérivé) nous avons voulu faire ressortir la position de Meigret, qui appuie cette distinction sur trois critères (formel / sémantique / sémantico-formel). Sous 'déclinaison' nous avons indiqué ce que les auteurs subsument sous ce concept et s'ils considèrent la déclinaison plutôt comme un phénomène qui relève (des formes) de l'article. Nous avons inclus dans le tableau 3 la « diminution », en mettant entre parenthèses cette caractéristique, qui n'est pas traitée comme un accident autonome. Pour ce qui concerne le statut incertain de la diminution chez Estienne (glissement symbolisé par des flèches indiquant le passage vers un statut détaché de l'accident de la comparaison), voir note 75, *supra*.

Tableau n° 2

	ACCIDENTS							
	QUA	GENRE	NOMBRE	FIGURE	PERSONNE	DÉRIV. /	CAS	DÉCLINAISON
	NP NA	Ma Fé Ne Co Ep	Sg Pl	Si Co		FORM.	N G D A A V	
Palsgrave 1530		x x x	x x	x x	subst. = 3 ^e p.	x		genre / nombre
Dubois 1531	x x	x x x x	x x	x x			x x x x x x	genre / nombre / cas
Du Wes 1532								
Meigret 1550		x x x	x x	x x				
Pillot 1550		x x	x x				x x x x x x	genre / nombre / cas
1555		x x	x x				x x x x x x	genre / nombre / cas
1558		x x	x x				x x x x x x	genre / nombre / cas
1561		x x	x x				x x x x x x	genre / nombre / cas
1563		x x	x x				x x x x x x	genre / nombre / cas
Estienne 1557		x x (x)	x x	x x			x x x x x x	
1569		x x (x)	x x	x x			x x x x x x	
Garnier 1558		x x	x x	x x			x x x x x x	cf. article
1591		x x	x x	x x			x x x	cf. article
Ramus 1562		x x x	x x	x x				
1572		x x	x x	x x				
1587		x x	x x	x x				
Du Vivier 1566							x x x x x x	cf. article
Cauchie 1586		x x x	x x	x x			cf. article / préposition	genre / nombre / (cas)
Bosquet 1586		x x x	x x	x x			x x x x x x	cf. article
Serreius 1598		x x x x	x x				cf. article	cf. article
1606		x x x x	x x				cf. article	cf. article

Tableau n° 3

	ACCIDENTS								
	ESPÈCE			COMPAR.	ORDRE	CONCORD.	(DIMINUTION)	MOTION	
	Fo	Sé	Sé-fo	Po	Com	Sup			
Palsgrave 1530				x	x	x	x	x	
Dubois 1531				x	x	x		x	
Du Wes 1532									
Meigret 1550	x	x	x						
Pillot 1550				x	x	x	x	x	
1555				x	x	x	x	x	
1558				x	x	x	x	x	
1561				x	x	x	x		
1563				x	x	x	x		
Estienne 1557	x			x	x	<i>Dim</i>	→ →	→ →	
1569	x			x	x				
Garnier 1558				x	x	x		x	
1591				x	x	x		x	
Ramus 1562	x					x			
1572	x			x	x	x		x	
1587	x			x	x	x		x	
Du Vivier 1566				x	x	x			
Cauchie 1586				x	x	x		x	x
Bosquet 1586	x			x	x	x			
Serreius 1598	(x)			x	x	x			x
1606	x			x	x	x			x